

Claude Didry, IDHES ENS Cachan

Claude.didry@ens-cachan.fr

Module "Les institutions du travail", cours en L3, ENS Cachan, 2013-2014

Relire le Capital

Ce texte est le support plus ou moins inabouti, d'une lecture du *Capital* fondée sur une sélection de textes « étonnants » pris dans le livre 1.

Le Capital est un point d'aboutissement dans la trajectoire de pensée d'un Allemand révolutionnaire nommé Karl Marx, lire le capital non pas comme une rupture scientifique qui établit une théorie scientifique totalement systématisée, mais resituer l'ouvrage dans cette trajectoire pour voir ce qu'elle apporte dans une réflexion sur le travail, la société et l'histoire.

Quel est le point de départ ? Quels sont les développements qui mènent au *Capital* ?

Une des sources de cette relecture est l'ouvrage de Ferdinand Tönnies, *Karl Marx, sa vie, son œuvre*, Paris, PUF [Traduction Sylvie Mesure], 2012.

Les textes lus sont tirés du livre 1 du *Capital*, traduit sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre, publié aux Editions Sociales et repris en PUF Quadrige, 1993.

1. Le temps de la critique contre la religion et l'aspiration à la liberté

Marx né à Trèves en 1818, d'un père avocat libre penseur dans une famille juive qui se convertit au protestantisme.

Le point de départ de sa vie intellectuelle est une critique de la philosophie hégélienne qui voit dans l'Etat la réalisation de l'esprit objectif, ce qui conduit à une forme de conservatisme justifiant l'absence de liberté politique dans une Allemagne parcellisée en petits Etats, par rapport à l'espoir de liberté portée par la Révolution française. Le constat est celui d'une domination qui se fige dans la féodalité, au sein de cette constellation de petits Etats, par

rapport à laquelle la philosophie hégélienne représente une sanctification de l'Etat où les fonctionnaires constituent la classe universelle qui porte l'intérêt général. Dans ce processus, de critique de la philosophie hégélienne et de son rapport à la religion, signalons un ouvrage qui fait date dans l'Allemagne de cette époque, *La vie de Jésus* publié en 1835 par David Friedrich Strauss.

Cette critique se fonde sur le *renversement du respect religieux qui renforce la domination, la naturalise* et porte Marx vers le matérialisme qui se retrouve dans sa thèse soutenue à l'Université de Iéna en 1841, *Différence de la nature chez Démocrite et Epicure*. Son engagement dans la critique politique, par une activité de journaliste dans la *Rheinische Zeitung* précipite son exil en France, il arrive à Paris en 1843, poursuivant son activité de journaliste dans les *Deutsche Jahrbücher*.

On dit que son séjour parisien est pour lui l'occasion de découvrir le communisme et le socialisme français, Baboeuf, Cabet pour le communisme, Saint-Simon, Fourier pour le socialisme. Il fait la connaissance de Friedrich Engels, qui a écrit pour les DJ un article « critique de l'économie politique ».

Friedrich Engels est issu d'une famille d'industriels de Barmen, la ville allemande où se situe l'usine de son père qui crée en 1841 une filature à Manchester. Il est profondément croyant, avant de perdre la foi début 1840 après la lecture de *La vie de Jésus* de Strauss. Il commence à avoir une vision de la religion très critique, partant notamment de la manière dont les patrons piétistes traitent leurs ouvriers à Barmen, *un peu aux antipodes de l'Ethique protestante*. Il publie en 1845 *La condition de la classe laborieuse en Angleterre* qui montre le lien entre misère et aliénation religieuse.

Cela nous mène à 1844, année au cours de laquelle Marx soutient le mouvement des tisserands silésiens pour une revalorisation des salaires, vu comme un mouvement politique alors que ses amis le considèrent comme un épiphénomène par rapport à la libération humaine.

Progressivement la liberté politique est envisagée par Marx à partir de la remise en cause de la distinction entre société civile et Etat, qui impliquerait de concevoir le fonctionnement de la société civile indépendamment de l'Etat, alors que l'Etat est « l'organisation de la société civile ». Cela le conduit à critiquer les droits de l'homme de la Révolution Française, que par ailleurs il admire, comme droits naturels de l'homme égoïste, de l'homme privé, qui institue d'une certaine manière la coupure entre société civile comme la sphère des intérêts égoïstes et l'Etat comme la sphère de l'intérêt général qui protège les intérêts égoïstes. Cela le pousse

vers le « communisme » une idée vague, correspondant à la véritable libération politique par rapport à la simple conquête de droits qui naturalisent l'individu.

A cela s'ajoute le fait que l'économie politique représente « l'anatomie de la société civile », comme il le dit dans un texte de 1859 où il revient sur son évolution intellectuelle. Cela conduit à voir dans la dynamique économique de la société civile, l'émergence d'une classe centrale, le prolétariat.

Il entame un retour avec Friedrich Engels sur le matérialisme allemand de Bruno Bauer et surtout Ludwig Feuerbach, dans une série d'écrits qui va devenir l'*Idéologie allemande* en 1844. La base de l'IA est le rejet d'un matérialisme abstrait qui sanctifierait l'individu, sacraliserait l'Homme, **pour se tourner vers la praxis humaine c'est-à-dire le travail comme force vitale qui conduit à voir dans la nature le résultat d'une praxis.**

1844 est une année riche pour la vie intellectuelle de Marx et la critique de la religion :

- *L'Idéologie Allemande* critique le matérialisme plat des penseurs critiques en Allemagne, Bruno Bauer et Ludwig Feuerbach en rejetant le passage de la croyance en Dieu à la croyance en l'Homme qui a pour corollaire une vision de la nature comme une donnée éternelle, pour analyser la nature comme le produit de la praxis humaine qui devient essentielle pour Marx.

- *La critique de la philosophie du droit de Hegel* porte aussi sur la religion, et commence par « Pour l'Allemagne, la critique de la religion est pour l'essentiel achevée et la critique de la religion est la condition de toute critique. » (in Tönnies, p. 18). Ou

« Le fondement de la critique irréligieuse est celui-ci : *l'homme fait la religion*, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà reperdu. Mais *l'homme* n'est pas un être abstrait, extérieur au monde réel. L'homme, c'est *le monde de l'homme*, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, une *conscience erronée du monde*, parce qu'ils constituent eux-mêmes un *monde faux*. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son *point d'honneur* spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa raison générale de consolation et de justification. **C'est la réalisation fantastique de l'essence humaine, parce que l'essence humaine n'a pas de réalité véritable.** La lutte contre la religion est donc par ricochet la lutte contre ce *monde*, dont la religion est *l'arôme* spirituel. » (p. 1) et

« **La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par**

le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple. »

Il est expulsé de Paris en 1845, part à Bruxelles puis à Londres, il se lie avec les chartistes qui incarnent le lien entre mouvement ouvrier et revendication démocratique avec la revendication du suffrage universel.

Résumons la pensée de Marx à ce moment-là

- l'Etat et la société civile ne sont pas séparés, l'Etat est l'organisation politique de la société civile

- La libération politique doit se tourner vers le communisme pour dépasser la séparation entre Etat et société civile qui se retrouve toujours dans la Révolution Française, avec les droits de l'homme privé et égoïste.

- L'économie est l'anatomie de la société civile, cela signifie que les évolutions de la société civile sont des évolutions politiques et que les revendications portées par la classe des travailleurs, les prolétaires, sont des revendications qui ne sont pas uniquement des revendications économiques pour faire face à une misère matérielle, ce sont des revendications politiques qui font avancer vers la Révolution.

- La praxis comme transformation du monde, le travail est au centre de la dynamique de l'Humanité. Et « Dans la société communiste [...], personne n'est enfermé dans un cercle exclusif d'activités », ce « qui me permet ainsi de faire aujourd'hui telle chose, demain telle autre, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de m'occuper d'élevage le soir et de m'adonner à la critique après le repas, selon que j'ai envie, sans jamais devenir chasseur, pêcheur, berger ou critique ».

2. Le temps de la Révolution

A Londres, il se trouve lié avec Friedrich Engels à la Ligue des Justes proche du mouvement chartiste, qui devient la ligue des communistes dont il est chargé fin 1847 de rédiger le manifeste avec Friedrich Engels : cela sera le Manifeste du Parti Communiste publié en février 1848 au moment de la révolution en France.

Ce moment est important, dans la mesure où il place Marx et Engels au cœur du mouvement international, autour du lien très fort entre lutte des classes et transformation politique qui se retrouve dans toute l'Europe et notamment en Allemagne où Engels s'engage militairement dans des luttes visant à l'unification démocratique.

Le Manifeste met la lutte des classes au centre de l'analyse historique, en fondant la dynamique politique sur les rapports de domination économique. La démarche part dans l'époque contemporaine à Marx sur une concurrence entre prolétaires qui conduit à des salaires au niveau du minimum vital permettant une accumulation du capital et ainsi une concentration des prolétaires créant les conditions de la mise en mouvement autour de revendication en termes économiques. Les deux dimensions politiques et sociales sont liées dans la révolution, à partir de la force du nombre.

On trouve dans *Le Manifeste* un optimisme qui est conforté par les mouvements révolutionnaires de 1848, fondé sur cette idée que toute lutte sociale est une lutte politique qui représente une avancée sur le chemin de la Révolution.

On trouve également une rupture avec un socialisme que Marx et Engels qualifient d'utopique, par rapport à un mouvement réel de l'histoire porté par les « prolétaires » et leur union croissante.

3. Le temps du désenchantement

Par rapport à cette situation qui conforte l'hypothèse d'un prolétariat exploité en voie d'organisation, qui met davantage l'accent sur l'organisation révolutionnaire du prolétariat que sur son exploitation, les années qui suivent conduisent à un certain désenchantement.

Certes, pour Marx, *Les Luttes de classes en France* montrent une forme d'autonomisation du prolétariat et du socialisme à l'égard de l'attachement à la République, initialement communément partagé avec la bourgeoisie. Cela apparaît avec la répression des journées de juin 1848 qui mettent fin aux ateliers nationaux, mais permet de distinguer une forme spécifique de revendication ouvrière par rapport à l'institution du régime républicain qui conduit à rejouer la Révolution française et à l'élection de Louis Napoléon Bonaparte, qui annonce *Le 18 brumaire*.

Mais la situation prend une tournure nouvelle, avec une nouvelle période d'expansion du capitalisme qui paraît infirmer l'optimisme révolutionnaire initial.

C'est dans ce contexte que Marx s'engage dans une œuvre de longue haleine en s'enfermant à la British Library, pendant les années 1850, en vivant de manière très modeste, de ce que lui rapporte les articles de politique étrangère qu'il écrit pour un journal américain le *New York Tribune* et des subsides qu'Engels tire de la gestion de l'usine paternelle à Manchester.

Pendant ce temps, le capitalisme se développe sous des formes plus ou moins cruelles pour le monde ouvrier avec une puissance croissante de la Grande-Bretagne qui colonise l'Inde, des

Etats-Unis en proie à la guerre de Sécession qui aboutit à l'abolition de l'esclavage, le développement paradoxal des grandes usines et du travail à domicile pour lequel il reprend l'expression de *sweating system*. Cela met un certain nombre de pierre dans le jardin de Marx, (en dehors de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis qu'il salue comme une grande avancée), par rapport au schéma de la révolution industrielle présenté dans le Manifeste, où l'industrialisation croît et avec elle les concentrations ouvrières qui permettront de renverser le capitalisme. Manifestement l'histoire semble prendre une autre tournure, ce qui est assez embarrassant pour des théoriciens attachés à montrer la pratique révolutionnaire du prolétariat : la bourgeoisie qui a été une classe révolutionnaire face au régime féodal, reste une classe révolutionnaire qui révolutionne en permanence les moyens de production.

Cela le conduit à revenir sur l'économie politique classique, ses impasses, ses développements en regard de la tournure prise par les sociétés capitalistes avec la critique que Sismondi apporte à Ricardo, les théories économiques sur le libre échange qui fleurissent à son époque.

Mais dans le même temps, l'histoire continue et il participe à la fondation de l'association internationale ouvrière en 1864 dont il rédige l'adresse inaugurale et commente les différents conflits qui surviennent comme la guerre franco-allemande de 1870, ou la Commune à travers une série d'adresses à l'Internationale qui seront publiées dans *Les Guerres civiles en France*.

4. Ce que raconte le Capital

On a pris l'habitude de lire le Capital comme un système qui présente la théorie de l'exploitation, en partant de la théorie de la plus-value présentée dans le livre 1, pour arriver à la péréquation des taux de profit dans le livre 2, et au fonctionnement du capitalisme avec notamment la transformation du profit en différentes sources de revenus, rente, intérêts etc. Dans les présentations de Louis Althusser, le Capital constitue la rupture scientifique qui établit une détermination en dernière instance par l'infrastructure, de la totalité des phénomènes sociaux, comme les phénomènes de la superstructures tels que le droit, l'Etat, la culture, les représentations que les agents ont d'eux-mêmes et qui déterminent les conditions de la lutte des classes, qui elle est donnée.

Je voudrais m'arrêter au livre 1, qui porte sur la théorie de l'exploitation et le voir non comme un système, mais comme une histoire qui se construit à partir de la situation contemporaine de Marx. Cette histoire est à la fois une phénoménologie du travail à partir du fétichisme de la

marchandise et des rapports marchands naturalisés par l'économie de son époque, ce que Marx nomme l'économie « vulgaire » qui performe le libre échange par rapport à l'économie bourgeoise ou classique qui part de la valeur travail, elle correspond également à un processus dans lequel la lutte des classes n'est plus prise comme un phénomène originaire, mais où ce qui est en jeu est le passage d'une société communautaire ou familiale, reposant sur une division du travail organique ou naturelle, c'est-à-dire liée aux caractéristiques naturelles des individus, hommes, dominants dans une société patriarcale, femmes et enfants, et arrivant à une décomposition de cette communauté pour se fondre dans la société plus globale des échanges capitalistes. Cela suggère une ouverture aux travaux ethnologiques qui paraissent à l'époque, comme l'ouvrage d'Henry Summer Maine en 1861, *Ancient Law* sur la stabilité de la société indienne. On trouve un écho à cette ouverture ethnologique dans *Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* qu'il publie en 1884. Cela évoque le tournant ethnologique et la prise en compte de sociétés segmentaires qui se retrouve dans *De la division du travail social* publié par Durkheim en 1893. Il faut souligner que le point de départ est très différent de celui du *Manifeste* qui partait de la lutte des classes.

La détermination en dernière instance par la technologie n'est pas donnée, puisque le capitalisme repose sur le commerce comme nous allons le voir. Les institutions ne sont pas seulement des effets de la lutte des classes elle-même effet de la technologie infrastructurelle, mais elles sont aussi des causes dans le processus lui-même et l'accumulation capitaliste. Ces institutions ne sont pas seulement des institutions de domination, selon le principe léniniste de la dégradation suscitant la révolution, mais jouent un rôle de protection et de détermination du travail ce qui oriente le cours du capitalisme.

4.1. Le fétichisme de la marchandise

Le point de départ du livre 1 est la marchandise pour laquelle on a du mal à cerner le lien entre la valeur et le travail, dans la mesure où une marchandise s'échange contre de la monnaie ou une autre marchandise. On sent bien que les marchandises sont produites par du travail, mais il s'agit de la marchandise comme objet matériel ou chose utile, ce qui est le cas pour toutes les marchandises. Mais quand on en arrive à l'échange des marchandises, les choses se compliquent, on sent bien que le travail intervient car c'est finalement le dernier point commun entre les marchandises, mais « **Il n'en subsiste rien d'autre que cette même objectivité fantomatique, qu'une simple gelée de travail humain indifférencié, c'est-à-dire**

de dépense de force de travail humaine, indifférente à la forme dans laquelle elle est dépensée. » (p. 43). C'est-à-dire que dans l'échange, le travail est abstrait, il perd ses dimensions matérielles particulières de travail concret. Cela implique de considérer la force de travail sociale dans sa globalité pour imaginer que chaque objet est produit par une partie de cette force de travail globale, sous la forme d'une force de travail moyenne qui correspond au temps de travail socialement nécessaire. Mais comment on en arrive à cette force de travail moyenne, on a du mal à le dire, car le travail concret dépend de nombreuses circonstances, des évolutions technologiques, de la richesse des gisements dans le cas des mines.

Il y a donc une énigme à résoudre qui est celle de retrouver le travail dans la valeur relative des marchandises, qui est elle-même très variable selon les circonstances, même si on peut penser que dans l'échange peut se réaliser une égalisation du travail humain indéterminé, de la « gelée de travail humain indifférenciée ».

Les choses se compliquent avec l'émergence d'une théorie économique reposant sur le libre échange et les vertus de la concurrence, qu'incarnent Bastiat en France, dans la mesure où « **il n'existe pour eux par conséquent ni valeur ni grandeur de la marchandise autrement que dans l'expression donnée par le rapport d'échange, et donc ailleurs que sur l'étiquette du prix courant au jour le jour.** » (p. 70). → **Essence du fétichisme de la marchandise**

Cela masque le fait que le travail soit la base de la valeur de la marchandise qui ne se dessine qu'à partir du moment où les échanges prennent une certaine régularité et les prix acquièrent une certaine stabilité. Mais dans le même temps, cette focalisation sur le prix indépendamment de la forme prise par le travail concret est la base du développement de l'échange et donc du travail abstrait, par lequel se définit le temps de travail socialement nécessaire : « **ce n'est pas parce que les produits de leur travail ne vaudraient pour eux que comme enveloppe immatérielle d'un travail humain indifférencié que les hommes établissent des relations mutuelles de valeur entre ces choses. C'est l'inverse. C'est en posant dans l'échange leurs divers produits comme égaux à titre de valeur qu'ils posent leurs travaux différents comme égaux entre eux à titre de travail humain. Ils ne le savent pas, mais ils le font pratiquement.** » (82-83). → **La théorie de la valeur travail formulée par les économistes classiques comme Smith et Ricardo n'entre pas, dans un premier temps, dans les motivations des acteurs c'est-à-dire des commerçants.**

Et, « c'est seulement l'analyse des prix des marchandises qui a conduit à la détermination de la grandeur de valeur, c'est seulement l'expression monétaire commune des marchandises qui a conduit à fixer leur caractère de valeur » (p. 87). Ensuite, les économistes classiques

pourront lever le voile en rapportant la valeur des marchandises au travail. Mais le problème reste de ramener cette théorie de la valeur, qui porte sur de la gelée de travail humain, aux formes que prennent les différents travaux concrets que montrent les enquêtes sociales.

4.2. Cela conduit à une analyse de la fixation du procès d'échange et de l'émergence la société capitaliste.

Le point de départ est celui de la communauté autarcique, qui n'échange que marginalement des biens, « L'échange de marchandises commence là où se terminent les communautés, à leurs points de contact avec les communautés étrangères ou avec des membres de communautés étrangères. Mais une fois que certaines choses ont commencé d'être des marchandises à l'extérieur, elles le deviennent aussitôt, par contrecoup, dans la vie intérieure des communautés. Leur rapport d'échange quantitatif est d'abord tout à fait aléatoire. Elles sont échangeables du fait de l'acte de volonté de leurs possesseurs, quand ils veulent les aliéner réciproquement. Cependant le besoin d'objets d'usage étrangers s'établit peu à peu. La répétition continuelle de l'échange en fait un procès régulier. A la longue, une partie au moins des produits du travail doit donc être produite au départ en vue de l'échange. Et à partir de ce moment, d'une part la scission entre l'utilité des choses pour le besoin immédiat et leur utilité pour l'échange se confirme. Leur valeur d'usage se sépare de leur valeur d'échange. Et d'autre part, le rapport quantitatif selon lequel elles s'échangent devient dépendant de leur production elle-même. L'habitude les fixe comme grandeurs de valeur. » (p. ??).

Ce passage est très important, dans la mesure où il montre bien le changement de point de vue par rapport au Manifeste : dans le Manifeste, le point de départ est la domination d'une classe sur une autre, on voit ici que le point de départ n'est pas la domination d'une classe sur une autre, mais une communauté intégrée, dans laquelle la domination est plutôt celle d'une personne, le patriarcat.

Nous nous sommes arrêtés là, le 14 mars 2014,

Séance du 21 mars 2014

Rappel :

→ *Le fétichisme de la marchandise comme focalisation sur le prix des marchandises conduit à une quasi-disparition du travail comme production de valeur d'usage derrière la*

production de valeur d'échange, mais cette quasi-disparition correspond en fait à l'arrachement du travail à sa naturalité communautaire, pour en faire une « gelée de travail humain différenciée », jouant un rôle d'égalisateur entre les différentes formes de travail, qu'elles soient familiales, esclavagistes, artisanales ou industrielles.

→ il faut donc partir de l'échange, c'est-à-dire de la sphère de la « circulation » pour aller vers le capitalisme c'est-à-dire la « sphère de la production » ou de l' « exploitation ».

4.3. De l'échange au capitalisme

Le basculement dans le capitalisme se produit à partir du moment où l'échange de marchandise contre marchandise passe à l'échange de marchandise contre monnaie, puis de l'échange de monnaie contre marchandise, pour arriver à l'échange de monnaie contre marchandise et de marchandise contre monnaie.

On passe de l'échange entre marchandises, vente pour l'achat, à la monnaie qui produit de la monnaie : vente pour l'achat pour la revente, ce qui est la définition de l'acte de commerce A-M-A' avec comme but d'arriver à une somme d'argent finale supérieure à la somme d'argent initiale.

Remarquons que dans ce récit, on ne trouve jusque là *aucune amélioration technologique*, tout se passe dans l'échange.

C'est ici que se pose la question de l'origine de ce surplus d'argent dans l'échange : pour les économistes promoteurs du libre échange, ce surplus vient du commerce lui-même.

Pour Marx, il vient du travail. C'est ici qu'interviennent d'une part la distinction entre travail et force de travail et d'autre part la plus value comme différence entre la valeur de la force de travail rémunérée par le salaire et la valeur du produit réalisé par le travail.

On passe ainsi progressivement du travail concret et organique au travail abstrait résultant de l'usage de la force de travail, qui va nous conduire à la première apparition concrète du travail dans l'analyse de la journée de travail. La force de travail est cette marchandise merveilleuse qui dans l'échange crée plus de valeur qu'elle n'en dépense, ce qui va permettre d'expliquer A-M-A', car c'est « le résumé de toutes les capacités physiques et intellectuelles qui existent dans la corporéité, la personnalité vivante d'un être humain, et qu'il met en mouvement chaque fois qu'il produit des valeurs d'usage quelconques » (Marx, [1867] 1993, p. 188)

La plus-value absolue

Pour Marx, on se trouve ici dans le domaine de la *plus-value absolue*, reposant sur la recherche de la journée la plus longue pour extraire le plus possible de plus-value à moyens de production constant.

Mais, la plus-value absolue rencontre plusieurs limites :

- la limite que constitue la journée et la résistance des travailleurs, résistance physique qui s'accompagne de leur refus de travailler et de leur action collective pour arriver à une réglementation. Ce moment est important, dans la mesure où il révèle la part constructive du mouvement ouvrier dans l'évolution du capitalisme sans l'abolir immédiatement.

- la limite que constitue la concurrence et le souci de faire baisser la valeur des produits par une remise en cause constante des formes prises par la production. Cette remise en cause constante permet de vendre moins cher, c'est-à-dire de faire baisser la valeur des produits, en réalisant plus de profit par la baisse des produits entrant dans la reproduction de la force de travail : on touche ici à la *plus-value relative*.

On arrive là au moment où le capitalisme se présente sous son aspect révolutionnaire, techniquement, avec la remise en cause des formes naturelles de travail. Le premier moment est constitué par **la manufacture**, dans laquelle les gains se révèlent par l'emploi des femmes et des enfants pour prendre en charge les opérations simples. Mais la manufacture se heurte à la résistance des ouvriers de métiers, ce qui encourage la mécanisation et un développement de la plus-value relative.

Cette dynamique conduit à une concentration du capital, dans la mesure où le capital se rémunère sur la base d'un taux de profit moyen ce qui est examiné dans le livre 2. Si la plus value est créée dans les secteurs qui utilisent le plus de main-d'œuvre, sa répartition s'opère entre les capitaux investis ce qui se traduit par un transfert de plus value des secteurs les moins mécanisés aux secteurs les plus mécanisés, alors que dans le même temps les perfectionnements techniques affaiblissent les moins mécanisés.

On pourrait conclure pour cela à un déterminisme technologique, mais la pensée de Marx fait apparaître une **dimension institutionnelle qui influe sur le cours du développement capitaliste, avec la législation sur les fabriques** qui jouent un rôle non négligeable, ainsi que les formes de rémunération.

On pourrait conclure à un fatalisme qui mène au renversement du capital par son processus de concentration, ne laissant plus que quelques capitalistes à renverser, mais **la lutte des classes a également sa place comme nous le verrons au sujet de la réglementation des fabriques**

en Angleterre, sans présenter pour autant les prolétaires comme des héros irréprochables puisque nous verrons que les pères font travailler les femmes et les enfants, que les mères aussi en se prostituant et en nourrissant leurs enfants à base d'opiacés pour les faire taire, et que, enfin des ouvriers exploitent des ouvriers selon un régime qui pour Marx est le plus performant dans le capitalisme.

→ La lutte des classes dans le Capital ne vise plus à renverser le capitalisme, sous la forme d'une prise du pouvoir par la classe ouvrière : **elle devient un facteur permettant la phénoménologie du travail par rapport à son abstraction par l'échange et le commerce.**

C'est ce qui m'a conduit à envisager le Capital dans un cours sur les institutions du travail, pour saisir cette dimension institutionnelle dans le travail tel qu'il est présenté dans le Capital, à travers cette législation et les formes prises par la rémunération du travail, avec leur influence sur la famille et la communauté primitive qui se décompose sous l'effet du capitalisme.

Lecture du chapitre 12, « Division du travail et manufacture »

Ce chapitre s'inscrit dans le processus historique de transformation des formes du travail par les échanges capitalistes, décrit dans une section intitulée la « plus-value relative ». Son objectif est de décrire l'émergence d'une forme nouvelle de plus-value à partir de la baisse de la valeur de la force de travail, dégageant une part supplémentaire pour le profit. Cette section est placée sous le signe de la productivité, que l'on retrouve p. 391 avec le « principe conscient de la diminution du temps de travail nécessaire à la production de marchandise » qui permet de faire baisser la valeur travail des marchandises, avec des nuances comme le maintien de formes diverses d'exploitation de la force de travail. Je trouve ce chapitre et, plus globalement cette section, intéressante dans la mesure où le récit historique partant du commerce va se trouver enrichi par un regard sur les dynamiques du travail dans ses manifestations phénoménales ou matérielles.

Je vois dans ce chapitre deux dimensions importantes : la parcellisation et l'*organisation* du travail qui n'est pas sans évoquer le processus de déqualification envisagé par Alain Touraine dans *L'Evolution du travail aux usines Renault* et la mutilation que constitue la division du travail mais sous une forme précise, celle de l'ouvrier enfermé dans son métier resserré sur une opération partielle de production de manière héréditaire.

Au préalable, je pense qu'il faut revenir sur le point de départ du processus c'est-à-dire la communauté et la « division physiologique du travail ».

1. La division physiologique du travail

Comme souvent dans les textes du Capital, on part du présent pour revenir sur le passé. Cela conduit à voir la division physiologique du travail un peu partout, avec des appréciations diverses de la part de Marx.

- La manufacture comme emploi d'ouvriers très pointus sur une opération précise est congruente avec ce qui se passe au début du processus, i.e. le régime des corporations en Occident et celui des castes en Inde, qui est d'une certaine manière renforcé par la manufacture. La physiologie se dégage de l'expression, p. 383, « l'araignée de cette virtuosité » pour le tisseur indien.

- Cette congruence se confirme avec le maintien possible du travail à domicile dans le cas de l'horlogerie suisse, dispersée dans un territoire rural.

- Elle est envisagée de manière plus systématique dans la quatrième partie qui part de la « division naturelle du travail, à partir des différences de sexe et d'âge » (p. 395). On retrouve la division naturelle ébranlée par les échanges et leur systématisation commerciale, qui arrache les formes physiologiques de travail à leur particularité renvoyant à la satisfaction des besoins communautaires pour ouvrir en quelque sorte le rayon d'action du travail, p. 396 et 397.

- Elle est envisagée ensuite p. 400 (avec une référence aux petites communautés indiennes p. 402) autour du partage entre division manufacturière du travail et division sociale du travail, qui fait ressortir une coïncidence de la division sociale du travail et de la division naturelle, pour aller vers une fracture entre la division sociale réalisée par l'échange marchand et la division manufacturière ou *planifiée* je dirais *organisée* du travail. C'est dans ce contexte que s'affirme l'autorité du capitaliste comme marchand, sur le travail avec le renforcement de cette autorité par la parcellisation des tâches.

- Par rapport à la division manufacturière du travail, la division naturelle, p. 406, est présentée comme un moment de maîtrise du travail par le travailleur qui peut y exercer son jugement. Mais à l'inverse, dans le système corporatif le travailleur est lié à son outil comme l'escargot à sa coquille (p. 405).

2. La division manufacturière du travail comme organisation du travail

Cette organisation se dessine de deux manières : par agrégation et différenciation des métiers existants.

Elle peut prendre deux formes, la manufacture homogène qui intègre les travailleurs dans un même lieu, la manufacture hétérogène (qui correspond à la fabrique collective dans la langue de Frédéric Le Play) qui unit les travailleurs à domicile par une circulation de l'ouvrage d'un domicile à l'autre, ce que l'on voit à travers l'organisation de l'horlogerie de Nuremberg et celle de l'horlogerie suisse.

Ce qui caractérise la manufacture est la planification du temps par rapport au temps de travail socialement nécessaire défini par le marché, en faisant apparaître un contraste entre organisation et division sociale et marchande du travail, p. 387).

Cela conduit à une division du travail dans de petits groupes, comme dans le cas des verriers qui se répartissent le travail dans une équipe de quelques personnes autour du four partagé avec d'autres équipes. Et c'est dans ce cadre de division partielle du travail, que se fait jour une hiérarchie des travailleurs et des salaires, qui conduit également à introduire les femmes

et les enfants dans la production. On a des réflexions p. 393-394 qui évoque le passage de l'ouvrier artisanal à l'ouvrier industriel, selon Touraine.

3. La division du travail comme mutilation

On a une oscillation entre deux jugements sur le travail dans la manufacture.

Dans la première, l'ouvrier garde une grande partie de son métier et prolonge l'ouvrier des corporations ce qui lui donne un pouvoir de résistance face à la dégradation des conditions de travail et face aux travailleurs non qualifiés qui l'entourent, les femmes et les enfants. C'est cette résistance qui est un des moteurs de la mécanisation, pour casser la résistance des ouvriers masculins de métier.

Dans la seconde, le travailleur de la manufacture est vu comme un quasi-débile et un handicapé, en reprenant la critique portée par Adam Smith et les économistes classiques à la division du travail. On retrouve le débat engagé par Durkheim sur la division du travail en l'envisageant sur un autre terrain que celui de l'efficacité, le terrain du développement de l'individu pas uniquement comme spécialisé, mais capable d'intervenir dans la division du travail. Cela sera un des points importants de séance 4 dans laquelle nous reviendrons sur la section de la plus-value relative, en envisageant la grande industrie et sa machinerie.

S3. Relire le Capital, vendredi 28 mars 2014

Lecture du Chapitre 8, Partie 6, La journée de travail, dans la section « Production de la survaleur absolue »

1. Retour sur ce que nous avons vu :

- le capitalisme se définit par la production de valeur d'échange, selon une circulation AMA', sans détermination technologique spécifique. Les développements techniques interviennent très peu dans les premiers temps du capitalisme, puisque dans ces premiers temps, la première innovation est celle de la manufacture hétérogène ou homogène. La grammaire du travail y prend une forme proche de ce que les sociologues et les économistes ont analysé au cours du XXe siècle comme le « taylorisme », en sortant le travail de la sphère familiale et de la société par ordres et corporations, voire castes dans le cas indien, reposant sur une division naturelle et héréditaire du travail, en renforçant en partie cette dimension héréditaire, mais en associant aussi les femmes et les enfants au travail et en les soumettant à une discipline commune. Un des objectifs est celui d'une recherche consciente de la productivité, par une première planification du travail dans la manufacture par rapport à une division sociale du travail entre les manufactures reposant sur les mécanismes des échanges et du marché : le temps commence à faire son apparition, sans nécessairement remettre en cause la logique de l'ouvrage que l'on échange.

2. Vers le chapitre 8 sur la journée de travail

- Dans ce cadre général, à travers l'examen de la circulation de la marchandise, le temps de travail devient une mesure théorique de la valeur des marchandises à partir du moment où les prix ont une certaine stabilité qui permet aux économistes classiques d'imaginer qu'ils permettent de décrire la valeur relative des marchandises par rapport à la proportion de travail qu'elles intègrent les unes par rapport aux autres. C'est sur cette base de l'échange capitaliste, qu'il devient possible d'envisager la « force de travail », comme résumé des capacités physiques et intellectuelles que le travailleur met en mouvement. Mais à lire le chapitre sur la journée de travail, le travail est dépensé d'abord sans compter, rien ne vient limiter sa durée. **Cela tient à ce que l'échange marchand « ne comporte aucune limitation à la journée de travail, donc aucune limite du surtravail » que se fait jour la revendication de la**

« **journée de travail normal** » p. 261. Remarque, on peut penser ici au régime du marchandage et du louage d'ouvrage en France, où l'objet de la transaction n'est pas le temps de travail mais l'ouvrage à réaliser, le résultat à obtenir. Le travail des individus prend alors des durées indéfinies qui ne se trouvent plus limitées que par les 24 heures de la journée.

Nous sommes dans le moment où l'exploitation vise à dégager la survaleur de l'allongement indéfini de la durée du travail, y compris dans le domaine des fabriques, c'est-à-dire des établissements ayant recours à des énergies telles que l'eau ou la vapeur, par opposition aux manufactures reposant sur la simple division du travail par association d'ouvriers de métier dont le métier est soit divisé soit agrégé à d'autres métiers. Mais je crois que l'on peut dire aussi que, dans ce contexte, le temps de travail ne compte pas véritablement pour les acteurs.

Marx démontre ce qu'il nomme la « fringale de survaleur » par des constats puisés dans l'époque contemporaine du *Capital*, dans les secteurs échappant à la réglementation de la journée du travail normal imposée par la législation de 1850,

- que ce soit à l'étranger : « C'est ce qui explique que le travail des nègres dans les Etats du Sud de l'Union américaine ait conservé un caractère patriarcal modéré aussi longtemps que la production demeura principalement orientée vers la satisfaction de l'autoconsommation immédiate. Mais à mesure que l'exportation du coton est devenue un intérêt vital pour ces Etats, l'écrasement du nègre à la tâche, la consommation de toute son existence consumée en l'espace de sept années de travail, comme c'est le cas en certains endroits, sont devenus le facteur et la norme d'un système à la fois calculateur et bien calculé. Il ne s'agissait plus de lui extorquer une certaine masse de produits utiles. Il s'agissait à présent de la production de la survaleur proprement dite. Même chose pour la corvée, par exemple dans les Principautés danubiennes. » p. 265

- dans les secteurs échappant à la législation de fabrique, comme la confection, la boulangerie qui donne lieu à un sous-commerce de pain falsifié.

- à travers l'exemple du travail de nuit et du système de « relais » qui, comme nous le verrons, échappe à la réglementation de la durée du travail enfantin.

3. L'institution de la journée normale de travail

Le passage que nous lisons aujourd'hui porte sur une institution, l'institution de la journée de travail normale dans la fabrique. Il permet de faire entrer un **acteur nouveau dans le développement du capitalisme, la législation**, ce qui justifie de lire *le Capital* dans un

séminaire portant sur les institutions du travail. Je crois que cette institution de la journée normale qui répond à une revendication ouvrière, est aussi un moment de découverte du temps de travail par les acteurs eux-mêmes et notamment par les travailleurs qui commencent ainsi à rapporter la dépense de leur force de travail à cette grandeur jusqu'ici réservée au théoriciens dans l'estimation de la valeur des produits : le temps de travail.

Il va examiner pour cela une série de lois, en les rapportant à l'action collective ouvrière, à l'action légale et administrative des inspecteurs et à la ré-action des capitalistes pour tenter d'y échapper. Le préalable a été la remise en cause des réglementations existantes, depuis le premier *Statute of Labourers* de 1349, pour arriver progressivement à ne plus compter le temps de travail.

3.1. Les lois sur les fabriques et leur extension

Dans ces lois, Marx souligne que la première loi significative est **la loi de 1833** p. 311, car elle crée un corps d'inspecteurs qui surveillent et produisent des statistiques.

Journée de travail entre 5 h ½ am et 8 h pm, un adolescent (13-14 ans) ne travaille pas plus de 12 h par jour, et 1h 30 pour les repas

8h par jour pour les enfants de 9 à 13 ans

interdiction du travail pour les enfants de moins de 9 ans, avec une obligation scolaire (p.328, abolie pour les fabricants de soie).

Le système des relais p. 312

Mise en œuvre progressive de la loi de 1834 à 1836.

La « racaille des fabricants » se déchaîne contre cette loi.

Toujours le système des relais p. 314.

Puis vient **la loi complémentaires sur les fabriques du 7 juin 1844**, qui porte sur une nouvelle catégorie d'ouvriers : les femmes de plus de 18 ans p. 315

Le travail des enfants de moins de 13 ans réduit à 6 heures

Loi complémentaire du 8 juin 1847, p. 317, la journée est abaissée pour les ado et les ouvrières à 11 h puis à 10 heures le 1^{er} mai 1848.

Les fabricants licencient les ado et les femmes, tentent de rogner sur les pauses repas p. 320

Les enfants de huit ans sont calés sur les heures de adultes p. 321, car leurs heures ne sont pas réglementées.

L'histoire d'une affaire devant une juridiction présidée par un fabricant.

Extension du système de relais.

Avec un système de courtes séquences. p. 326

Jurisprudence de la Cour de l'Echiquier qui donne raison aux fabricants, en privant la loi de 1844 de toute portée.

Loi de 1850 p. 327-328, mais régime d'exception pour les fabricants de soie

Loi de 1853 complément de la loi de 1850 p. 330. Ensuite viendront d'autres *factory acts*, présentés comme des « consolidations » des lois précédentes.

La législation tente de sortir de sa sphère d'origine pour les cotons imprimés, p. 330

« Néanmoins, le principe l'avait emporté grâce à sa victoire dans les grandes branches d'industrie. »

Les teintureriers p. 331.

3.2. Les mouvements ouvriers

« les ouvriers de fabrique, surtout à partir de 1838, avaient fait du Bill des 10 heures leur mot d'ordre économique, tout comme ils avaient fait de la **Charte** leur mot d'ordre politique » p. 314

Les dispositions minutieuses qui ordonnent le travail au son de la cloche de l'horloge publique : « **Leur formulation, leur reconnaissance officielle et leur proclamation par l'Etat furent le résultat de luttes de classe de longue haleine** » p. 316

La journée de 12 heures tend à prévaloir pour les hommes également, qui ne peuvent se passer du travail des femmes et des enfants.

L'abrogation de la loi sur les céréales, des droits de douane sur le coton et les autres matériaux bruts, le règne du libre échange a sonné.

Et dans le même temps

« le **mouvement chartiste** et l'agitation pour les dix heures atteignirent pendant ces mêmes années leur point culminant. » p. 317

Mais le mouvement faiblit sous les effets de la crise, il reste la réaction des inspecteurs et notamment de Leonard Horner face à la contre-offensive des fabricants qui indiquent que les ouvriers veulent travailler plus pour gagner plus.

La répression de l'insurrection parisienne de juin 1848 (préciser ce que c'est) et le retour de la réaction en Europe, avec une phrase grand style p. 319.

Les fabricants licencient plus de la moitié des femmes et des enfants qu'ils emploient p. 320

Ils mènent la contreoffensive devant la justice.

Mais en 1850, les travailleurs se mettent à protester p. 327

Compromis avec la loi de 1850

« Guerre civile de plus d'un demi-siècle » p. 331

Cette dimension de lutte des classes se retrouve à une échelle internationale dans la partie 7.

Référence à **Owen** p. 335, n. 191. Il est présenté comme un pionnier qui introduit la journée de 10 heures dans la fabrique de New-Lanark. Association du travail productif et de l'éducation des enfants. Cela rentre dans les Factory Acts.

La méthode révolutionnaire en France p. 336, **parler des 12 heures**

Et les Etats-Unis après l'abolition de l'esclavage

Et la proposition des huit heures par l'Internationale au congrès de Genève en 1866 p. 337

Le chartisme

Le chartisme est un mouvement politique qui part d'une pétition de 1838 face à une réforme électorale qui en 1832 élargit le suffrage censitaire, en 1838 il revendique le suffrage universel masculin, vote à bulletin secret, abolition du cens d'éligibilité, élections annuelles, indemnité parlementaire, redécoupage des circonscriptions. 1 250 000 signatures, le Parlement la repousse en 1839. Cela aboutit à la création d'un journal le *Northern Star* lancé par O'Connor.

Crise économique, Dans ce contexte, les dirigeants du mouvement lancent en octobre 1841 une seconde pétition qui reçoit un soutien considérable : plus de trois millions de signatures sont collectées dans une ambiance exaltée et quasi révolutionnaire mais, comme la précédente, la « pétition monstre » de 1842 est repoussée par la Chambre.

Plan agraire lancé par O'Connor en 1845. Mais l'élection générale de 1847 – au cours de laquelle O'Connor est élu au Parlement – et surtout les révolutions européennes de 1848

relancent le mouvement. La présentation d'une nouvelle pétition est prévue en mai 1848 ; entre-temps la révolution de février renverse Louis-Philippe. Après avoir félicité le peuple français, O'Connor organise un meeting gigantesque à Kennington Common, au sud de Londres, afin de former une procession qui devait porter la nouvelle pétition au Parlement. Craignant plus que jamais la révolution, le gouvernement choisit l'épreuve de force et interdit aux militants de traverser la Tamise. La répression qui s'ensuit décapite le mouvement qui s'étirole ensuite progressivement dans les années 1850, même s'il reste longtemps vivant dans la mémoire des militants et la culture politique du pays.

Owen

La manufacture de New Lanark fut fondée en [1784](#) par Dale et [Richard Arkwright](#). Elle utilisait l'[énergie hydraulique](#) fournie par les chutes d'eau de la [Clyde](#). La filature employait environ 2000 personnes dont 500 enfants issus pour la plupart dès cinq ou six ans des orphelinats d'[Édimbourg](#) et de Glasgow. Les enfants étaient exceptionnellement bien traités par Dale, mais les conditions de vie des ouvriers en général étaient déplorables. C'était une population misérable, qui ne pouvait se permettre de refuser les longues heures de travail et les corvées démoralisantes ; vol et alcoolisme étaient courants, l'éducation et l'[hygiène](#) négligées, nombre de familles vivant dans une seule pièce. Owen entreprit alors prudemment d'élever le niveau de vie de ses ouvriers. Il améliora les habitations et s'appliqua à inculquer des notions d'ordre, de propreté et de prévoyance. Il ouvrit un magasin où l'on pouvait acheter des produits de bonne qualité à des prix à peine supérieurs aux prix coûtants. La vente d'alcool y était strictement réglementée. Cependant, il connut sa plus grande réussite dans l'éducation de la jeunesse, chose à laquelle il tenait particulièrement. Il fut le créateur de l'école primaire en Angleterre, et fut influencé notamment par les travaux de [Johann Heinrich Pestalozzi](#) (à qui il rendit visite dans son école d'[Yverdon-les-Bains](#)) et de [Jean Frédéric Oberlin](#).

Socialisme et coopératives

Trade-unions

La période analysée par Marx est celle de la création de « trade union », tolérés après la suppression des Combination Acts en 1825-1826, avec une tentative constante de fédération des trade unions, leur reconnaissance légale par le trade union act de 1871. Cela débouchera sur le TUC et le Labour Parti à la fin des années 1890

Conclusion :

536. la loi sur les fabriques accélère la disparition des petits propriétaires, dans les branches couvertes.

540. « la législation sur les fabriques, cette première réaction consciente de la société à la configuration naturelle prise par son procès de production. »

Cela permet de revoir la place du droit et des institutions, dans les dynamiques historiques que Marx analyse dans *le Capital*. Contrairement à la vision courante que porte le marxisme comme système, le droit n'est pas simplement un reflet de cette infrastructure censée déterminer en dernière instance les formations sociales. Il joue également un rôle dans le développement technique et industrielle, en confortant une accumulation industrielle et une dynamique d'innovation technique et technologique.

1. Cela tient en premier lieu au fait qu'il sort le travail de cette abstraction de la valeur travail issue de la pensée économique classique, en conférant à la durée du travail une réalité dans les motifs des acteurs. Cela fait écho me semble-t-il à l'analyse wébérienne du capitalisme, où le « travail libre » joue un rôle important non seulement par la misère des ouvriers et la rentabilité que cela permet, mais surtout comme souci de lui donner toute son efficacité en sortant de la seule vue sur le « travail humain gélifié » dont on se désintéresse, en le dépensant sous n'importe quelle forme.
2. Comme nous allons le voir dans la situation de la grande industrie, les factory acts sont le premier pas vers une reconnaissance plus large du travail, comme objet d'une législation générale étendue hors du champ de la grande industrie, ce qui confère au « travail » une réalité qu'il n'avait pas véritablement jusque là, soit qu'il restait enfoui dans la division naturelle du travail que l'on rencontre dans la famille, soit qu'il se disperse dans les formes les plus abjectes d'exploitation.
3. Cet intérêt pour les factory acts ne se limite pas à la simple durée du travail, il intègre aussi une préoccupation à l'égard de la reproduction de la force de travail, au travers de la scolarisation qui est simplement évoquée dans le chapitre que nous venons de lire, mais qui sera développée dans le chapitre sur la grande industrie. Cela révèle un des grands enjeux du XIXe siècle, celui de la scolarisation des enfants et de l'enseignement technique en vue de faire de l'ouvrier un des acteurs des transformations techniques, en le sortant de sa situation de simple machine au service de machines. La scolarisation soustrait les enfants au travail, elle doit être prise en compte dans la dynamique économique des pays européens, non seulement l'Angleterre, mais également la France avec les grandes lois scolaires de 1880-1881.

Elle se poursuit, sous l'impulsion des socialistes, dans le cas du projet d'enseignement technique émergeant en France à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, avec un changement profond de signification dans le cas de l'apprentissage, qui sort de la famille pour entrer dans une scolarisation préparant les ouvriers à prendre part aux transformations constantes des technologies, mouvement où l'ENSET a joué un rôle non négligeable.

4. Cela donne aux analyses de Marx une portée nouvelle, celle de la place de la lutte des classes dans le capitalisme même, en dépassant la simple perspective de la prise du pouvoir qui est au centre du Manifeste. Avec Lénine et le léninisme, le marxisme est revenu à cette question, dans les débats entre Bernstein, Engels et Kautski sur la prise du pouvoir soit politique ou révolutionnaire. Mais on voit dans le K, que la prise du pouvoir n'est pas directement à l'ordre du jour, elle ne conduit pas à mettre entre parenthèses les revendications immédiates des travailleurs et leurs luttes quotidiennes des classes. Ce qui apparaît en premier est le souci de démocratisation de l'Etat, renouant avec les objectifs du jeune Marx, en partant de la généralisation du suffrage universel et de la réalisation d'un droit du travail et à l'éducation pour orienter le développement du capitalisme, tout en conservant la perspective de son dépassement.

C'est alors qu'on voit apparaître le thème du temps de travail à la fois dans le constat des dérives du travail capitaliste, que commence à apparaître la revendication de la « journée de travail normale » face à la dégénérescence de la race qui se manifeste à travers la multiplication des épidémies et la mortalité précoce.

On retrouve le thème du capital vampire comme travail mort qui ne s'anime qu'en suçant du travail vivant, thème présent p. 259.

C'est dans ce contexte de l'échange marchand « qui ne comporte aucune limitation à la journée de travail, donc aucune limite du surtravail » que se fait jour la revendication de la « journée de travail normal » p. 261.

2. Mais la fringale de surtravail s'accommode de toutes les formes de travail, libre, servile ou esclavagiste en les poussant à leur extrême là où il s'agit de produire de la valeur d'usage, c'est-à-dire à partir du moment où on est passé à l'échange capitaliste AMA'.

« C'est ce qui explique que le travail des nègres dans les Etats du Sud de l'Union américaine ait conservé un caractère patriarcal modéré aussi longtemps que la production demeura principalement orientée vers la satisfaction de l'autoconsommation immédiate. Mais à mesure que l'exportation du coton est devenue un intérêt vital pour ces Etats, l'écrasement du nègre à la tâche, la consommation de toute son existence consumée en l'espace de sept années de travail, comme c'est le cas en certains endroits, sont devenus le facteur et la norme d'un système à la fois calculateur et bien calculé. Il ne s'agissait plus de lui extorquer une certaine masse de produits utiles. Il s'agissait à présent de la production de la survaleur proprement dite. Même chose pour la corvée, par exemple dans les Principautés danubiennes. » p. 265

Mais la législation anglaise met un frein à cet allongement de la journée de travail, face aussi aux dégâts qu'il provoque dans la population p. 267.

Marx présente la loi de 1850 en vigueur au moment de l'écriture du Capital.

12 h les 5 premiers jours de la semaine, de 6h du matin à 6 h du soir dont sont déduites ½ heure pour le petit déjeuner et une heure pour le déjeuner.

De 6h du matin à 2h am le samedi, dont est déduite ½ heure pour le petit déjeuner.

Un corps d'inspecteurs en charge de la surveillance du respect de la loi fournit également des statistiques.

Mais la fringale de surtravail se retrouve dans le travail des branches sans limitation de travail légale et se manifeste à travers le travail de nuit des hommes et des enfants, qui permet de faire fonctionner en continu les installations productives.

Il implique de revenir progressivement sur des législations anciennes garantissant une journée de travail limitée, avec l'aide de l'Etat.

Cela permet d'arriver à cette situation où la journée de 24 heures est ouverte au travail, dans le cadre de la production de valeur d'échange qui a succédé progressivement à la production de valeur d'usage. Et c'est à partir de là que commence à apparaître l'idée de journée de travail normale, après une période de législation sans effet.

« C'est seulement de la Loi sur les fabriques de 1833

S4. Relire le Capital, vendredi 4 avril 2014, L3 module « Les institutions du travail »

Nous sommes ici dans un chapitre qui examine un des aspects essentiels de la plus-value relative, la grande industrie. Mais la plus value-relative et la grande machinerie ne sont pas forcément liées, ce sera la législation sur les fabriques qui va permettre d'imposer la revendication ouvrière de la journée normale et qui va permettre de mettre en évidence les possibilités historiques qu'elle ouvre. Cela implique de préciser au préalable ce qu'est la plus value-relative, avant d'en arriver aux différents aspects du processus enclenché par la grande machinerie.

1. La plus value relative

Il faut souligner que la plus-value relative se dégage des premières formes d'organisation du travail, mais qu'elle ne devient centrale qu'avec les machines et la résistance ouvrière à l'allongement du travail : « Dès que la révolte grandissante de la classe ouvrière a forcé l'Etat à raccourcir autoritairement la durée du temps de travail, en imposant d'abord une journée de travail normalisée à la fabrique proprement dite ; à partir du moment où il fallut définitivement renoncer à accorder la production de survalueur par la prolongation de la journée de travail, **le capital s'est jeté délibérément et de toutes ses forces sur la production de la survalueur relative, par le moyen d'un développement accéléré du système des machines.** » (459-460).

Elle correspond à la plus-value qui résulte des gains de productivité, ce qui trouve son origine à partir de la manufacture, comme nous l'avons vu. Les gains de productivité conduisent à la diminution du temps de travail nécessaire pour la réalisation des marchandises, c'est-à-dire à une baisse relative de leur valeur, ce qui se traduit par une baisse de la valeur du panier consommé par un ouvrier pour reconstituer sa force de travail. Il en résulte un accroissement de la plus-value, non par allongement de la journée de travail qui est au centre de la plus-value absolue, mais par diminution de la valeur de la force de travail c'est-à-dire de la valeur des biens consommés par l'ouvrier. Cela se retrouve à un niveau plus poussé avec la machine, qui se traduit par la constitution de ce que Marx nomme la « fabrique ». → **Cela conduit à nuancer le propos de la théorie française de la régulation, qui assimile fordisme et plus-value relative, à partir d'un déterminisme technologique – l'invention du convoyeur qui transporte le produit d'un poste à un autre – alors que la plus-value relative se trouve**

liée à la première forme d'organisation du travail, dans la manufacture et se développe sous l'effet de la lutte de la classe ouvrière pour la journée normale de travail.

2. La présentation de la grande machinerie

La grande machinerie nous fait entrer au cœur de ce que l'on nomme couramment la détermination en dernière instance de l'organisation sociale et de la vie économique par l'infrastructure matérielle, souvent rapportée au développement des technologies. Elle prolonge ce mouvement, avec des conséquences sur le travail. Elle se fonde sur l'usage d'une source d'énergie commune, comme la vapeur, et le développement d'une production mécanisée pour produire à son tour des machines. Elle se diffuse d'un secteur à l'autre, en remontant par exemple dans le textile, un des principaux exemples analysés par Marx, de la filature, au tissage, puis à la confection. Elle suppose le regroupement des machines, jusqu'à un certain point, autour de la source d'énergie, par exemple la machine à vapeur, qui entraîne ensuite les autres machines (p. 431).

On arrive ainsi à un « système des machines », dans lequel le travail humain se trouve lié au rythme des machines : **« le caractère coopératif du procès de travail devient donc maintenant une nécessité technique dictée par la nature du moyen de travail lui-même »** (p. 433).

La machinerie ne crée pas de valeur dans ce processus, mais suppose du travail vivant pour transférer sa valeur (par amortissement) aux produits fabriqués : « c'est seulement dans la grande industrie que l'homme apprend à faire fonctionner pour rien, sur une grande échelle, le produit de son travail passé. » (p. 435).

Elle ne se justifie que parce qu'elle permet d'économiser du travail, c'est-à-dire que la somme de travail nécessaire pour construire la machine, l'entretenir et la faire fonctionner est moins importante que le recours direct au travail vivant. Cela aboutit à ce que les machines ne sont rentables que dans des conditions données, notamment en fonction de la valeur de la force de travail variant d'un pays à l'autre. Cela explique que des machines inventées par exemple en Angleterre ne trouvent une rentabilité que dans leur usage aux Etats-Unis.

Elle constitue alors la base de la « fabrique » comme organisation du travail lié au rythme des machines, par rapport à la manufacture et au travail à domicile.

3. L'effet principal de la grande machinerie : l'abolition du métier et la découverte de la technologie

Pour saisir cet effet, il faut se pencher sur notre texte page 546-548, pour moi c'est un passage essentiel du *Capital*.

« Il est caractéristique que jusqu'en plein XVIII^e siècle, les corps de métier particulier se soient appelés *mysteries* (mystères), dans le secret desquels n'étaient admis que ceux que l'expérience et la profession avaient initiés. **La grande industrie a déchiré le voile qui cachait aux hommes leur propre procès de production et faisait des différentes branches de production qui s'étaient séparées naturellement autant d'énigmes mutuelles, y compris pour celui qui était initié à chaque branche.** » p. 546.

3.1. La période de transition

Cela se traduit par des conséquences catastrophiques dans un premier temps, avec la possibilité de faire travailler sur un pied d'égalité les femmes, les enfants et les hommes.

Cela apparaît dans la description du processus de mécanisation dans la branche de la confection décrit p. 528-529.

→ le recours aux femmes et aux jeunes filles détruit le monopole du travail masculin, en éliminant également les enfants et les vieilles femmes, les plus faibles physiquement.

Les dégâts sont énormes, avec des morts de faim et d'épuisement.

→ la simplification des tâches confiées aux plus jeunes se traduit par une mutilation encore plus importante que dans la manufacture, avec le cas des adolescents qui nourrissent les machines dans la presse (p. 545), sans éducation intellectuelle et voués à la criminalité quand ils deviennent adultes.

On le retrouverait dans le travail des mines à la fin du texte.

Ce tableau n'est pas surprenant dans la conception classique de la théorie marxiste, il prolonge ce que l'on peut lire dans les parties précédentes du chapitre.

Rappelons pour mémoire :

La machine simplifie le travail, elle pousse à faire travailler tous les membres de la famille sur des tâches très simples et qui rendent débiles. « Les premiers mots de l'emploi capitaliste de la machinerie furent donc pour le travail des femmes et des enfants ! » (p. 443).

« L'appauvrissement moral qui résulte de l'exploitation capitaliste du travail des femmes et des enfants a été décrit par Friedrich Engels dans sa *Situation de la classe ouvrière en*

Angleterre et par d'autres écrivains que je me contenterai de mentionner pour mémoire. » (p. 449).

475. « La subordination technique crée une véritable discipline militaire. »

476. Le Code de fabrique qui est modifié par le capitaliste selon son bon plaisir, et en note, cas de l'ouvrier qui veut partir, mais ne peut pas.

478-479, la fabrique comme bagnon.

On retrouve ce tableau dans *La Grande Transformation* de Karl Polanyi et dans *Les métamorphoses de la question sociale* de Robert Castel.

« Pendant cette période de transition, où l'emploi des machines reste une sorte de monopole, les gains sont donc extraordinaires, et le capitaliste cherche à exploiter le plus radicalement possible « cette première saison d'amour » par la plus grande prolongation possible de la journée de travail. L'importance du gain aiguise sa fringale de gains plus grands encore. » (p. 456).

Mais cela suscite aussi des résistances contre la machine, comme en témoigne le mouvement des Luddites

5. la lutte entre l'ouvrier et la machine.

Le mouvement des luddites avant de comprendre que l'adversaire n'est pas la machine, mais le capitalisme.

6 et 7. La machine contre l'emploi et sa sécurité.

3.2. *La période de plein régime*

Mais dans le même temps, si on revient aux pages 546-549, on voit apparaître une autre dimension de la grande machinerie révolutionnaire, c'est-à-dire qui révolutionne de manière permanente le processus de production. On voit une contradiction entre une parcellisation extrême, 548 « immolation orgiaque ininterrompue de la classe ouvrière », « côté négatif » et un autre côté, beaucoup plus positif.

« Mais si le changement de travail ne s'impose plus désormais que comme une loi impérieuse de la nature, avec l'efficacité aveugle et destructrice d'une loi de la nature qui se heurte partout à des obstacles [renvoi à une histoire racontée par Claude Anthime Corbon], en revanche, la grande industrie fait elle-même avec ses cataclysmes une question de vie ou de mort de la reconnaissance, comme loi universelle de la production sociale, des changements

de travail, donc de la nécessité de la plus grande polyvalence possible, pour l'ouvrier, et de l'adaptation de la situation à la réalisation de cette loi. La grande industrie fait **du remplacement de cette monstruosité** que représente une population ouvrière disponible et misérable, que le capital tient en réserve pour ses besoins d'exploitation changeants, **par une disponibilité absolue de l'homme pour les disposition changeante du travail**, une question de vie ou de mort ; *de même, du remplacement de l'individu partiel, simple support d'une fonction sociale de détail, par un individu totalement développé pour qui diverses fonctions sociales sont autant de modes d'activité qui prennent le relais les uns des autres.* » (p. 548).

Cela se poursuit p. 549 en rappelant les contradictions et le ferment du bouleversement avec comme objectif : « **l'abolition de l'ancienne division du travail** ».

Cela rejoint le passage très connu de l'*Idéologie Allemande* dans lequel Marx et Engels évoquent le communisme comme abolition de la division du travail, qui assigne les individus à des activités déterminées en envisageant la possibilité d'enchaîner les activités (ce qui évoque Fourier et les microséquences de travail évoquées satiriquement dans le chapitre sur la journée normale de travail, ainsi que le système de relais pour les jeunes après la législation de fabrique) :

« Enfin la division du travail nous offre immédiatement le premier exemple du fait suivant : aussi longtemps que les hommes se trouvent dans la société naturelle, donc aussi longtemps qu'il y a scission entre l'intérêt particulier et l'intérêt commun, *aussi longtemps donc que l'activité n'est pas divisée volontairement, mais du fait de la nature, l'action propre de l'homme se transforme pour lui en puissance étrangère qui s'oppose à lui et l'asservit, au lieu qu'il ne la domine. En effet, dès l'instant où le travail commence à être réparti, chacun a une sphère d'activité exclusive et déterminée qui lui est imposée et dont il ne peut sortir; il est chasseur, pêcheur ou berger ou critique critique 27, et il doit le demeurer s'il ne veut pas perdre ses moyens d'existence; tandis que dans la société communiste, où chacun n'a pas une sphère d'activité exclusive, mais peut se perfectionner dans la branche qui lui plaît, la société régleme la production générale ce qui crée pour moi la possibilité de faire aujourd'hui telle chose, demain telle autre, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de pratiquer l'élevage le soir, de faire de la critique après le repas, selon mon bon plaisir, sans jamais devenir chasseur, pêcheur ou critique.* Cette fixation de l'activité sociale, cette pétrification de notre propre produit en une puissance objective qui nous domine, échappant à notre contrôle, contrecarrant nos attentes, réduisant à néant nos calculs, est un des moments capitaux du développement historique jusqu'à nos jours. »

On découvre donc au cœur de l'exploitation la plus dure, les prémisses du retournement de l'abolition radicale de tout métier ouvrier en liberté nouvelle de l'individu par l'acquisition d'une culture technique. Cela joue sur la réciprocité : si tous les individus sont substituables, ils se font concurrence sur les postes, ce qui est l'option retenue dans la lecture marxiste mettant en évidence les dégradations engendrées par le capitalisme. Mais dans le même temps, si tous les individus peuvent occuper tous les postes, leurs possibilités de travailler sont plus ouvertes et ils peuvent échapper à la limitation du métier.

En revenant en avant dans le chapitre, par rapport au texte à lire, nous nous trouvons face à cette ambivalence du nivellement suscité par le capitalisme, qui se traduit également par une forme d'égalité remettant en cause la hiérarchie de la division du travail naturelle.

« La hiérarchie des ouvriers spécialisés qui la [la manufacture] caractérise est donc remplacée dans la fabrique automatique par la tendance à l'égalisation, au nivellement des tâches que les auxiliaires affectés à la machinerie ont à exécuter. » (p. 471)

Remarque : cela fait penser aux analyses de David Stark sur l'organisation « hétérarchique » et la dissonance.

Et toujours en restant avant le passage à lire, la grande industrie fait apparaître une forme d'élite ouvrière en rapport avec les autres salariés : **« A côté de ces classes principales [d'ouvriers sans qualification] prend place un personnel numériquement insignifiant, chargé du contrôle de l'ensemble de la machinerie, de sa régulation et de sa réparation constante, ingénieurs, mécaniciens, menuisiers, etc. C'est une classe supérieure d'ouvriers, ayant les uns une formation scientifique, les autres une formation artisanale, et ils se situent hors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agrégés. Cette division du travail est purement technique. »** (p. 472). Suivi d'une note sur la législation de fabriques qui écarte ces ouvriers, tandis que les Returns du Parlement anglais portent sur l'ensemble des salariés y compris les ingénieurs et les commerciaux.

La machine détache l'ouvrier de l'appropriation d'une tâche précise.

4. La manufacture et le travail à domicile modernes

Notons que le développement de la grande machinerie ne s'accompagne pas de la disparition des formes initiales d'organisation de la production, manufacture et travail à domicile.

Comme le montre le développement de la mécanisation dans la confection, on peut même avoir des formes de résurgence dans d'autres branches de travail en manufacture, en atelier et

à domicile. Ainsi, le texte s'ouvre par une description de l'évolution dans la branche de la confection, le *wearing apparel* avec l'introduction de la machine à coudre.

Dans un premier temps, on retrouve la manufacture dispersée sous la forme des artisans qui achètent leur machine et font travailler toute la famille (p. 532).

5. Le rôle de la loi sur les fabriques, la découverte de l'enseignement élémentaire et professionnel

5.1. La législation sur les fabriques est envisagée le plus souvent sous l'angle de la limitation de la durée

Orientation vers la plus-value relative en partant de la satisfaction de la revendication ouvrière, dans le texte qui précède celui que nous lisons.

« Dès que la révolte grandissante de la classe ouvrière a forcé l'Etat à raccourcir autoritairement la durée du temps de travail, en imposant d'abord une journée de travail normalisée à la fabrique proprement dite ; à partir du moment où il fallut définitivement renoncer à accorder la production de survaleur par la prolongation de la journée de travail, le capital s'est jeté délibérément et de toutes ses forces sur la production de la survaleur relative, par le moyen d'un développement accéléré du système des machines. » (p. 459-460)

Les fabricants s'y rallient et la revendiquent à leur tour, en découvrant des moyens d'intensifier le travail, de le mécaniser et en demandant une égalisation des conditions de concurrence. 534. La loi sur les fabriques fait évoluer les pratiques, en montrant aux fabricants les possibilités d'organisation et d'amélioration.

5.2. Une pression sur les ouvriers pour se rationaliser dans leur travail

« La réglementation de la journée de travail se heurte à des habitudes d'irrégularité de la part des ouvriers eux-mêmes » (p. 537). Ce qui renvoie au rythme saisonnier de l'activité, que renforcent les caprices de la mode et les connections par le télégraphe et les chemins de fer.

5.3. accidents conditions de travail

540, un éclairage sur l'importance de cette législation : « Nous avons vu que la législation sur les fabriques, cette première réaction consciente et méthodique de la société à la configuration

naturelle prise par son procès de production, est un produit nécessaire de la grande industrie, au même titre que le fil de coton, les machines automatiques et le télégraphe. »

On a une présentation du caractère catastrophique des accidents, et de ce que la législation de 1864 a produit, en faisant blanchir les murs ou en améliorant l'aération des locaux.

Mais avec des limites, 542. « cette section de la Loi sur les fabriques montre de façon lumineuse que le mode de production capitaliste exclut par essence toute amélioration rationnelle. »

5.4. enseignement

542. l'éducation : « elles proclament que l'enseignement élémentaire est une condition obligatoire du travail. »

543. L'enseignement renverse le travail en distraction et réciproquement, référence au congrès de sociologie de 1863. Cela renverse la question du travail des adolescents, en en faisant une forme d'alternance avec la formation scolaire.

544. Le retour de Robert Owen, liant enseignement et gymnastique.

Et enseignement polytechnique, enseignement technologique comme première réalisation de la classe ouvrière quand elle aura conquis le pouvoir (p. 549).

6. Les évolutions de la famille

6.1. La dissolution

La machine permet le travail des femmes et des enfants, en transformant l'ouvrier en vendeur de la force de travail de toute sa famille, cela le rapproche du marchand d'esclaves (p. 445).

Dans un premier temps, cela peut se faire sans inconvénient jusqu'à ce que la législation sur les fabriques écarte les enfants et limite le travail des femmes. Cela se traduit par des marchés d'enfants vendus pour des branches pas encore touchées par la législation sur les fabriques.

Cela conduit Marx à dresser un portrait catastrophique de la dégradation morale des ouvriers, en évoquant des femmes donnant une alimentation à base d'opiacés ou ne nourrissant plus leurs enfants (p. 447).

6.2. *La génération sacrifiée, du fait de la déstructuration familiale et de l'absence de scolarisation*

Citation de Senior, p. 553. Sur le rapports de 1842 qui est resté lettre morte pendant vingt ans avant l'adoption de la législation sur les fabriques.

« On a laissé ces enfants qui avaient grandi sans avoir la moindre idée de ce que nous appelons la morale, ni de l'instruction, ni de la religion ou de l'amour filial naturel – on a laissé donc ces enfants devenir les parents de la génération actuelle. »

6.3. *Le renouvellement du rapport entre les sexes et de la famille (auquel il faut ajouter les effets de la scolarisation)*

549. Le problème de l'extension de la législation sur les fabriques au travail à domicile, cela remet en cause l'autorité du pater « une immixtion directe dans la *patria potestas*. »

550. C'est le capitalisme qui transforme la famille :

l'industrie crée « la nouvelle base économique d'une forme supérieure de la famille et du rapport entre les sexes »

« Il est évident que la composition du personnel ouvrier combiné à partir d'individus des deux sexes issus de tranches d'âge les plus variées, tout en étant une source empoisonnée de ruine et d'esclavage sous sa forme brutale naturelle, sous sa forme capitaliste, où c'est l'ouvrier qui existe pour le procès de production et non le procès de production pour l'ouvrier, ne peut à l'inverse, dans des circonstances propices, que se renverser en source bienfaitante du développement de l'humanité. »

3. Cela conduit Marx à envisager les effets de l'exploitation mécanisée sur l'ouvrier.

3.1. Le premier résultat est une dégradation inédite de la condition ouvrière

Apparemment, le développement de la machine semble simplifier le travail. Marx ne prend pas en compte ici l'argument de Max Weber dans l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, qui consiste à voir dans la préservation de machines coûteuses la nécessité d'embaucher des ouvriers de confiance.

« Les premiers mots de l'emploi capitaliste de la machinerie furent donc pour le travail des femmes et des enfants ! » (p. 443).

La machine permet le travail des femmes et des enfants, en transformant l'ouvrier en vendeur de la force de travail de toute sa famille, cela le rapproche du marchand d'esclaves (p. 445).

Dans un premier temps, cela peut se faire sans inconvénient jusqu'à ce que la législation sur les fabriques écarte les enfants et limite le travail des femmes. Cela se traduit par des marchés d'enfants vendus pour des branches pas encore touchées par la législation sur les fabriques.

Cela conduit Marx à dresser un portrait catastrophique de la dégradation morale des ouvriers, en évoquant des femmes donnant une alimentation à base d'opiacés ou ne nourrissant plus leurs enfants (p. 447).

« L'appauvrissement moral qui résulte de l'exploitation capitaliste du travail des femmes et des enfants a été décrit par Friedrich Engels dans sa *Situation de la classe ouvrière en Angleterre* et par d'autres écrivains que je me contenterai de mentionner pour mémoire. » (p. 449).

Cela conduit le législateur anglais pour des questions de défense sociale contre la dégénérescence de la race, à imposer la scolarisation des enfants en n'acceptant leur utilisation productive que dans le cadre scolaire.

La journée de travail peut également se prolonger, en permettant une utilisation continue des machines et en rendant possible un amortissement rapide de l'investissement. On retrouve la « fringale » du vampire :

« Pendant cette période de transition, où l'emploi des machines reste une sorte de monopole, les gains sont donc extraordinaires, et le capitaliste cherche à exploiter le plus radicalement possible « cette première saison d'amour » par la plus grande prolongation possible de la journée de travail. L'importance du gain aiguise sa fringale de gains plus grands encore. » (p. 456).

Une intensification du travail

Avec les dégâts de cet allongement de la journée de travail, vient « une réaction de la société menacée dans ses fondements vitaux, réaction qui aboutit elle-même à une limitation de la journée de travail normale. » (p. 459). On va découvrir le rôle de la classe ouvrière, dans les évolutions productives par l'intermédiaire de cette législation qui résulte de sa révolte :

« Dès que la révolte grandissante de la classe ouvrière a forcé l'Etat à raccourcir autoritairement la durée du temps de travail, en imposant d'abord une journée de travail normalisée à la fabrique proprement dite ; à partir du moment où il fallut définitivement renoncer à accorder la production de survalueur par la prolongation de la journée de travail, le capital s'est jeté délibérément et de toutes ses forces sur la production de la survalueur relative, par le moyen d'un développement accéléré du système des machines. » (p. 459-460)

Cela conduit à un redressement de la production pour arriver à un résultat équivalent en produits, mais dans un temps plus court.

Ferrand un élu à la chambre des communes qui parle au nom de délégués ouvriers, p. 468.

4. Marx en arrive à une présentation de la fabrique dont il ressort quelques points :

- « La hiérarchie des ouvriers spécialisés qui la [la manufacture] caractérise est donc remplacée dans la fabrique automatique par la tendance à l'égalisation, au nivellement des tâches que les auxiliaires affectés à la machinerie ont à exécuter. » (p. 471)

Remarque : cela fait penser aux analyses de David Stark sur l'organisation « hétérarchique » et la dissonance.

- cela conduit à une hiérarchie artificielle reposant sur les différences d'âge.

- Cela conduit à un nivellement des ouvriers au niveau du quasi-manœuvre, qui est le « feeder » de la machine écrit Marx.

Mais « **A côté de ces classes principales prend place un personnel numériquement insignifiant, chargé du contrôle de l'ensemble de la machinerie, de sa régulation et de sa réparation constante, ingénieurs, mécaniciens, menuisiers, etc. C'est une classe supérieure d'ouvriers, ayant les uns une formation scientifique, les autres une formation artisanale, et ils se situent hors du cercle des ouvriers de fabrique auxquels ils ne sont qu'agregés. Cette division du travail est purement technique.** » (p. 472). Suivi d'une note sur la législation de fabriques qui écarte ces ouvriers, tandis que les Returns du Parlement anglais portent sur l'ensemble des salariés y compris les ingénieurs et les commerciaux.

La machine détache l'ouvrier de l'appropriation d'une tâche précise.

Et simultanément une tendance à fixer les ouvriers de fabrique sur des tâches très très limitées, qui renforce la mutilation de la manufacture (474).

475. « La subordination technique crée une véritable discipline militaire. »

476. Le Code de fabrique qui est modifié par le capitaliste selon son bon plaisir, et en note, cas de l'ouvrier qui veut partir, mais ne peut pas.

478-479, la fabrique comme bagnon.

5. la lutte entre l'ouvrier et la machine.

Le mouvement des luddites avant de comprendre que l'adversaire n'est pas la machine, mais le capitalisme.

6 et 7. La machine contre l'emploi et sa sécurité.

Cela nous conduit au passage que nous commentons,

8. La grande industrie révolutionne la manufacture et le travail à domicile

Les premiers paragraphes de cette parties montrent que la grande industrie ne supprime pas la manufacture et le travail à domicile, mais les laisse subsister en les dégradant profondément. La manufacture devient un lieu d'exploitation extrême et de débauche, même chose pour le travail à domicile qui entraîne une remise en cause de la famille avec le travail des enfants et des femmes.

Le tableau apocalyptique de la fabrique se transforme parallèlement sous l'effet de la loi sur les fabriques, déplaçant les horreurs de l'exploitation vers les formes anciennes de travail. Cela nous conduit à l'analyse des effets économiques de la loi sur les fabriques, par un processus d'extension de la mécanisation qui renforce l'extension de la législation que nous avons vue dans la lecture précédente sur la journée de travail normale.

1. Le texte s'ouvre par une description de l'évolution dans la branche de la confection, le wearing apparel avec l'introduction de la machine à coudre. Ça commence de manière catastrophique, les enfants sont écartés et les jeunes filles meurent de faim et des conditions malsaines par le manque d'air, dans lesquelles elles travaillent, avant d'arriver à la fabrique proprement dite (p. 531).

Dans un premier temps, on retrouve la manufacture dispersée sous la forme des artisans qui achètent leur machine et font travailler toute la famille (p. 532).

534. La loi sur les fabriques fait évoluer les pratiques, en montrant aux fabricants les possibilités d'organisation et d'amélioration.

535. Exemple de la fabrication d'allumettes où est introduite une mécanisation pour plonger les allumettes dans le phosphore.

537. La réglementation se heurte également aux habitudes d'irrégularité de la part des ouvriers eux-mêmes, « dépense dérégulée de la force de travail ».

Les « saisons » hautes et basses, avec le télégraphe et les chemins de fer.

539. La réglementation de la journée de travail permet de lisser la production au long de l'année.

540, paragraphe 9. Puis vient un examen des dispositions en matière d'hygiène et de sécurité, ainsi que d'éducation de la législation sur les fabriques.

- la prévention des accidents du travail et une amélioration de l'espace par le passage de l'atelier à la fabrique, puis l'application des mesures à la fabriques.

- 542. l'éducation : « elles proclament que l'enseignement élémentaire est une condition obligatoire du travail. »

543. L'enseignement renverse le travail en distraction et réciproquement, référence au congrès de sociologie de 1863.

544. Le retour de Robert Owen, liant enseignement et gymnastique.

Contraste avec la mutilation des jeunes dans la typographie, approvisionnant les presses à imprimer.

546-548. Un passage crucial sur le passage du métier à la technologie

Cela permet de dépasser la sclérose du métier que l'on se transmet d'une génération à une autre. « La grande industrie a déchiré le voile qui cachait aux hommes leur propre procès de production et faisait des différentes branches de production qui s'étaient séparées naturellement autant d'énigmes mutuelles, y compris pour celui qui était initié à chaque branche. »

→ La grande industrie permet de sortir du particularisme des métiers, pour envisager de manière plus large le *travail*.

La technologie découvre les formes élémentaires du mouvement.

Le bouleversement permanent des fonctions ouvrières et des combinaisons sociales du procès de travail.

« rend sa fonction plus fluide, en fait un travail mobile polyvalent. » → la contradiction de la grande industrie entre une parcellisation extrême, 548 « immolation orgiaque ininterrompue de la classe ouvrière », « côté négatif »

548. Passage crucial, essentiel et faisant allusion au communisme évoqué dans l'*Idéologie Allemande*.

« La grande industrie fait du remplacement de cette monstruosité que représente une population ouvrière disponible et misérable, que le capital tient en réserve pour ses besoins d'exploitation changeants, par une disponibilité absolue de l'homme pour les exigences changeantes du travail, une question de vie ou de mort : de même du remplacement de l'individu partiel, simple support d'une fonction sociale de détail, par un individu totalement développé pour qui diverses fonctions sociales sont autant de modes d'activité qui prennent le relais les uns des autres. »

Comparer avec *Idéologie Allemande*.

« De plus, la division du travail implique du même coup la contradiction entre l'intérêt de l'individu singulier ou de la famille singulière et l'intérêt collectif de tous les individus qui sont en relations entre eux; qui plus est, cet intérêt collectif n'existe pas seulement, mettons dans la représentation, en tant qu'"intérêt général", mais d'abord dans la réalité comme dépendance réciproque des individus entre lesquels se partage le travail. Enfin la division du travail nous offre immédiatement le premier exemple du fait suivant : aussi longtemps que les hommes se trouvent dans la société naturelle, donc aussi longtemps qu'il y a scission entre l'intérêt particulier et l'intérêt commun, *aussi longtemps donc que l'activité n'est pas divisée volontairement, mais du fait de la nature, l'action propre de l'homme se transforme pour lui en puissance étrangère qui s'oppose à lui et l'asservit, au lieu qu'il ne la domine. En effet, dès l'instant où le travail commence à être réparti, chacun a une sphère d'activité exclusive et déterminée qui lui est imposée et dont il ne peut sortir; il est chasseur, pêcheur ou berger ou critique critique 27, et il doit le demeurer s'il ne veut pas perdre ses moyens d'existence; tandis que dans la société communiste, où chacun n'a pas une sphère d'activité exclusive, mais peut se perfectionner dans la branche qui lui plaît, la société régleme la production générale ce qui crée pour moi la possibilité de faire aujourd'hui telle chose, demain telle autre, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de pratiquer l'élevage le soir, de faire de la critique après le repas, selon mon bon plaisir, sans jamais devenir chasseur, pêcheur ou critique. Cette fixation de l'activité sociale, cette pétrification de notre propre produit en une puissance objective qui nous domine, échappant à notre contrôle, contrecarrant nos attentes, réduisant à néant nos calculs, est un des moments*

capitaux du développement historique jusqu'à nos jours. C'est justement cette contradiction entre l'intérêt particulier et l'intérêt collectif qui amène l'intérêt collectif à prendre, en qualité d'État, une forme indépendante, séparée des intérêts réels de l'individu et de l'ensemble et à faire en même temps figure de communauté illusoire, mais toujours sur la base concrète des liens existants dans chaque conglomérat de famille et de tribu, tels que liens du sang, langage, division du travail à une vaste échelle et autres intérêts; et parmi ces intérêts nous trouvons en particulier, comme nous le développerons plus loin, les intérêts des classes déjà conditionnées par la division du travail, qui se différencient dans tout groupement de ce genre et dont l'une domine toutes les autres. Il s'ensuit que toutes les luttes à l'intérieur de l'État, la lutte entre la démocratie, l'aristocratie et la monarchie, la lutte pour le droit de vote, etc., etc., ne sont que les formes illusoires sous lesquelles sont menées les luttes effectives des différentes classes entre elles (ce dont les théoriciens allemands ne soupçonnent pas un traître mot, bien qu'à ce sujet on leur ait assez montré la voie dans les Annales franco-allemandes et dans La Sainte Famille 28); et il s'ensuit également que toute classe qui aspire à la domination, même si sa domination détermine l'abolition de toute l'ancienne forme sociale et de la domination en général, comme c'est le cas pour le prolétariat, il s'ensuit donc que cette classe doit conquérir d'abord le pouvoir politique pour représenter à son tour son intérêt propre comme étant l'intérêt général, ce à quoi elle est contrainte dans les premiers temps. »

L' « enseignement professionnel » dans les écoles polytechniques

La référence à Claude Anthime Corbon à développer.

« Si la législation sur les fabriques, cette première concession arrachée de haute lutte au capital, n'associe au travail de fabrique que l'enseignement élémentaire, il ne fait pas le moindre doute que, grâce à l'inéluctable conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière, l'enseignement technologique et pratique, conquerra lui aussi sa place dans les écoles ouvrières. » (p. 548-549). « L'abolition de la division du travail »

549. Le problème de l'extension de la législation sur les fabriques au travail à domicile, cela remet en cause l'autorité du pater « une immixtion directe dans la *patria potestas*. »

550. C'est le capitalisme qui transforme la famille :

l'industrie crée « la nouvelle base économique d'une forme supérieure de la famille et du rapport entre les sexes »

« Il est évident que la composition du personnel ouvrier combiné à partir d'individus des deux sexes issus de tranches d'âge les plus variées, tout en étant une source empoisonnée de ruine et d'esclavage sous sa forme brutale naturelle, sous sa forme capitaliste, où c'est l'ouvrier qui existe pour le procès de production et non le procès de production pour l'ouvrier, ne peut à l'inverse, dans des circonstances propices, que se renverser en source bienfaisante du développement de l'humanité. »

555. L'ambivalence liée « à ce Parlement de classes dominantes »

Passage sur les mines

563. Conclusion dans le dernier paragraphe. Robert Owen sur la fabrique dans la note 322 « comme point de départ de ses essais ; il en a fait également sur le plan théorique le point de départ de la révolution sociale. »

S5. Relire le Capital, vendredi 11 avril 2014, L3 module « Les institutions du travail »

Au cours de la dernière séance, la révolution de la grande industrie qui part de la spécialisation la plus extrême en allongeant la durée de travail au maximum pour toute la famille, et qui arrive au besoin de l'adaptation des ouvriers qui bouleverse la spécialisation issue de la manufacture et ouvre sur la nécessité d'inculquer une culture technique et même scientifique.

La remise en cause de la famille comme transmission du métier, pour aller vers une égalisation des conditions dans la famille entre hommes et femmes, tout en envisageant le bienfondé de l'alternance étude-travail pour les enfants.

Tout en continuant à envisageant le rôle de la législation sur les fabrique, dans le cours même des activités économiques et en la concevant au même niveau que les outils et les machines, en remettant en cause la distinction classique infra-superstructure.

Nous abordons aujourd'hui la question du salaire, à travers 3 chapitres très courts pour aborder la diversité des formes de salaires, en insistant sur le salaire aux pièces. Je commencerai donc par la fin et le salaire aux pièces, pour montrer ce que cela a d'intéressant, avant d'en venir à la dialectique apparence-réalité présentée dans le texte.

1. Le salaire aux pièces

1.1. Une architecture du travail

Le salaire aux pièces correspond à une forme de rémunération dans laquelle

621. « La qualité du travail est ici contrôlée par l'ouvrage lui-même, qui doit posséder la bonne qualité moyenne pour que le prix de la pièce soit payée entièrement. »

On sait par la pratique quel est le produit moyen d'une heure, « C'est pourquoi dans les grands ateliers de Londres, une pièce donnée, par exemple un gilet etc. s'appelle une heure, une demi-heure etc. »

Désaccord sur les pièces nouvelles, jusqu'à ce que l'expérience tranche.

– Cela évoque la situation de la soierie lyonnaise et des Canuts, avec une longue histoire au moment où Marx écrit le Capital. Cela me conduit à m'écarter un peu du texte, pour développer mon idée directrice sur le « louage d'ouvrage » et le marchandage », avant

l'élaboration du droit du travail. La référence à Cottureau 2002, comprendre la revendication ouvrière du « vrai louage » pendant la Révolution.

1799, la discussion sur le Code civil est engagée depuis environ 10 ans. Les juges de paix ont produit une jurisprudence importante, en se fondant sur le droit romain et la notion de louage d'ouvrage pour résoudre les conflits ouvriers.

Les canuts lyonnais revendiquent le « vrai louage », c'est à dire le « louage » à prix fait dans lequel le donneur d'ordre adresse sa commande pour une pièce à un prix fixé de manière préalable par un tarif.

Cela montre l'importance des conflits collectifs qui se prolongent au cours du 19^{ème} siècle autour du tarif de la pièce, qui aboutit à des accords collectifs.

Sur cette base, les canuts qui sont des chefs d'atelier engagent des compagnons et font travailler femmes et enfants pour la réalisation de l'ouvrage.

Cela se traduit dans le Code civil par deux types principaux de contrats pour les ouvriers :

→ le louage d'ouvrage et d'industrie par devis et marché pour les ouvriers qui prennent les commandes des négociants, et qui sont ceux qui négocient le tarif. On les appelle des « ouvriers aux pièces », des « ouvriers à façons » ou « façonniers », ou plus tard des « marchandeurs » ou des « tâcherons ». Ce contrat signifie que les ouvriers ne se vendent pas (esclavage), mais loue leur force de travail ; il y a contrat parce que chaque partie peut mettre fin de sa propre initiative au contrat, de manière unilatérale selon certaines conditions de dédommagement de l'autre partie.

Il est réglé par les articles 1787 à 1799 du CC. Qui couvre tout autant les entrepreneurs en travaux publics, c'est leur sens aujourd'hui, que les ouvriers qui travaillent aux pièces. L'article 1799 précise que lorsque l'ouvrier travaille à prix fait, « il est entrepreneur en ce qu'il fait ».

→ le louage de service est défini par l'article 1780, pour les domestiques et ouvriers et dispose qu'on ne peut engager ses services que pour une durée ou une entreprise déterminée. Il désigne le plus souvent le contrat de l'ouvrier compagnon avec l'autre ouvrier qui constitue le chef d'atelier.

Une autre institution vient compléter ce dispositif légal, c'est un dispositif juridictionnel qui se nomme les Conseils de prud'hommes créés pour la première fois à Lyon en 1806. On juge les litiges entre ouvriers et négociants ou entre ouvriers (et il y en a quelque fois plus que des litiges entre ouvriers et négociants), et dans le cas des litiges entre ouvriers et négociants le moment critique est celui de la « réception » des produits par le négociant et ses

contremaîtres, qui conduit à une décote quand il y a des défauts dans le tissage. Cela correspond à la situation que décrit Marx.

1.2. Le difficile partage entre ouvriers et patrons

Dans le cas du Code civil, on voit que des ouvriers peuvent embaucher des ouvriers. On retrouve cela dans le texte, p. 620 :

« Comme la forme et l'intensité du travail sont ici contrôlée par la forme du salaire elle-même, celle-ci rend superflue une bonne part de la surveillance du travail. C'est pourquoi elle constitue aussi bien la base du travail à domicile moderne précédemment décrit que celle d'un système d'exploitation et d'oppression structuré hiérarchiquement. Ce dernier comprend deux formes fondamentales. D'une part, le salaire aux pièces facilite l'intrusion de parasites entre le capitaliste et l'ouvrier salarié, le sous-affermage du travail (*subletting of labour*). Le gain des intermédiaires découle exclusivement de la différence entre le prix du travail que paie le capitaliste et la partie de ce prix qu'il fait parvenir réellement à l'ouvrier. Ce système porte en Angleterre le nom caractéristique de « *sweating system* ». D'autre part, le salaire aux pièces permet au capitaliste de conclure avec l'ouvrier principal – dans la manufacture, avec le chef de groupe, dans les mines avec le haleur, dans la fabrique avec l'ouvrier mécanicien proprement dit – un contrat à tant la pièce, à un prix pour lequel l'ouvrier principal se charge lui-même de recruter et de payer ses auxiliaires. L'exploitation des travailleurs par le capital se réalise ici au moyen de l'exploitation du travailleur par le travailleur » (ibid., p. 620).

Ce passage est extrêmement riche.

- a. Il met en évidence l'existence de « chefs de groupe », que nous trouvons dans le cas des « chefs d'atelier » à Lyon, qui sont aussi nommés parfois « chefs de marchandage » dans le cas des mineurs comme en témoigne la condition du Maheu dans *Germinal*.
- b. Cette forme d'organisation se retrouve dans tous les secteurs, dans la manufacture (Lyon, la soierie comme manufacture hétérogène), les mines et la fabrique (l'ouvrier mécanicien, et même selon les historiens la sidérurgie pour la fonte des pièces métalliques). Elle est générale et « Il ressort de tout ce qui a été exposé jusqu'à maintenant que le salaire aux pièces est la forme de salaire qui correspond le mieux au mode de production capitaliste » (p. 623). « Dans les ateliers soumis à la loi sur les fabriques, le salaire aux pièces devient la règle, parce que le capital ne peut plus y gagner sur la journée de travail autrement qu'en intensité. » (p. 624).

- c. Le système du salaire aux pièces peut conduire à un système de sous-traitance en cascade, avec une multiplication des intermédiaires que Marx présente comme des « parasites » et qui débouche sur une ultra exploitation dans le cas du « travail à domicile moderne », le « sweating system ».
- d. La conclusion de Karl Marx est que « des ouvriers exploitent des ouvriers ». Cela se retrouve dans la n. 60, p. 625, « le fileur doit payer ½ shilling supplémentaire de jeunes auxiliaires supplémentaires » → cela signifie que les ouvriers ont la possibilité d'embaucher d'autres ouvriers dans les usines de filature, ce que l'on voit en France.
- e. Cette idée de l'exploitation ouvrière par d'autres ouvriers fait écho, dans la vie politique française à la prohibition du marchandage par la Révolution de février 1848 (décret du 2 mars 1848, de la Commission du Luxembourg) sur laquelle je n'ai trouvé aucun écrit de Marx. Ce décret dispose que « L'exploitation des ouvriers par des sous-entrepreneurs ou marchandage est abolie. Il est bien entendu que les associations d'ouvriers qui n'ont point pour objet *l'exploitation des ouvriers les uns par les autres*, ne sont pas considérées comme marchandage. »

Cela conduit à deux types de revendication : la coopérative ouvrière, dans laquelle les membres du groupe sont à égalité, le droit du travail et le contrat de travail qui permettent de rattacher tous les travailleurs à un employeur.

2. Apparences et réalité

La valeur du travail comme apparence par rapport à la notion de force de travail, qui rend cohérente la théorie économique classique de la valeur travail et qui représente pour Marx la « réalité de l'exploitation capitaliste ». Cela montre l'existence de l'idéologie comme représentation fautive de la réalité par les acteurs, qui en agissant conformément à ce qu'ils croient comprendre confèrent à cette idéologie une effectivité dans la réalité : les capitalistes en suivant la pente de l'escroquerie, les ouvriers en défendant le prix des pièces.

Mais dans la réalité, le salaire au temps et le salaire aux pièces se ramènent au même mécanisme de l'exploitation de la force de travail, fondé sur la survaleur déterminée à partir de la différence entre la valeur de la marchandise et celle de la force de travail, en se rapportant au temps socialement nécessaire de production. Il est exposé p. 603-605 par une vision abrupte de la force de travail : « On sait que la valeur journalière de la force de travail est calculée sur la base d'une durée de vie donnée du travailleur à laquelle correspond une certaine durée de la journée de travail. »

Cela aboutit à un retour historique sur féodalisme, esclavage p. 604, comme dans de nombreux autres chapitres, et encore p. 607 dans le cas de l'esclavage qui permet de dévoiler l'illusion de la valeur du travail comme rémunération de la totalité du produit du travail, par rapport à laquelle dans l'esclavage, la force de travail est la propriété de l'esclavagiste qui reçoit tout la valeur produite.

Dans le même temps, la réalité des rapports de production explique l'erreur des acteurs « C'est une expression imaginaire, comme par exemple, la valeur de la terre. Toutefois, ces expressions imaginaires ont elles-mêmes leur source dans les rapports de production proprement dits. Ce sont des catégories correspondant à des formes phénoménales de rapports essentiels. » (601).

2.1. Le côté inabouti de la théorie de la valeur travail dans l'économie classique

Ce point représente la base du chapitre 19, les théoriciens eux-mêmes prennent au sérieux la « valeur du travail », ce qui les conduit à une impasse dans leur théorie quand vient le moment d'expliquer l'existence du profit, puisque toute la rémunération absorbe la valeur.

2.2. Cette méconnaissance de la réalité se retrouve du côté des capitalistes

Escroquerie : le mot revient plusieurs fois dans le texte.

606. « Le capitaliste » « obtenir le plus de travail possible avec le moins d'argent possible », « et dans tous les cas il s'expliquera son profit par l'escroquerie toute simple qui consiste à acheter en dessous et à vendre au-dessus de la valeur. Il ne peut donc pas comprendre que, s'il existait quelque chose comme la valeur du travail, et qu'il payait réellement cette valeur, il n'existerait pas de capital, son argent ne se transformerait pas en capital. »

621. au sujet de la réception de la pièce.

Il correspond à la manière d'agir du capitaliste, qui ne connaît pas la valeur travail et ne peut donc concevoir dans AMA' , le delta entre A et A' que comme une escroquerie allant du commerce à la petite arnaque sur le temps ou le prix de la pièce.

Cette escroquerie se retrouve dans le chapitre 18 sur le salaire au temps, avec le jeu sur la journée de travail qui ne comporte plus un nombre d'heures déterminées.

Face à cette escroquerie fondée sur une illusion, « la révolte rationnelle des ouvriers du bâtiment de Londres contre la tentative des capitalistes d'imposer ce salaire à l'heure. La limitation légale de la journée de travail met fin à ce désordre » (611-612).

612. Le fait de travailler plus pour gagner plus via les heures supplémentaires ne change rien à l'affaire et aboutit à une baisse générale du salaire horaire. On a vu cela au cours de la remise en cause progressive de la loi sur les 35 heures, pendant les années 2000, en libérant les heures supplémentaires, puis en réduisant la majoration qui leur est appliquée. Le but était de supprimer la réglementation sur la durée du travail, la journée normale de travail.

Noter que les exemples de Marx sont variés, les papiers peints (n. 36), les blanchisseries écossaises (n. 37).

Le processus de dégradation de la rémunération par un abaissement du prix de la marchandise est décrit p. 615.

616. Les « sous-vendeurs » de pain qui tirent davantage de travail de leurs gens, qui sont des étrangers ou des jeunes devant se contenter du salaire qu'ils peuvent obtenir.

Le retour de l'idéologie : « Cette jérémiade est intéressante pour une autre raison : elle montre *comment l'apparence des rapports de production se reflète dans la cervelle du capitaliste.*

Le capitaliste ne sait pas que le prix normal du travail contient lui aussi un quantum déterminé de travail non payé qui est la source normale de son gain. » Cela conduit le capitaliste à demander des heures supplémentaires.

2.3. Une apparence symétrique du côté des ouvriers dans le salaire aux pièces

619. « La forme du salaire aux pièces est aussi irrationnelle que celle du salaire au temps. »

621. « Il est dans l'intérêt personnel de l'ouvrier d'allonger la journée de travail » (il se plonge lui-même dans l'exploitation)

Le salaire varie en fonction de la diversité individuelle des ouvriers → cela justifie la défense du marchandage par les économistes de la fin du 19^{ème} siècle, qui voient une motivation des ouvriers pour se sélectionner et avoir des résultats meilleurs.

Le fantôme de la liberté, miné par la concurrence.

622. individualité du salaire aux pièces et sentiment de liberté et de contrôle de soi de l'ouvrier, avec comme contrepartie la concurrence des ouvriers les uns avec les autres, les uns contre les autres.

Mais cela est aussi le moteur de luttes des classes, comme avec la baisse du prix de la pièce comme source de conflits, Coventry en 1860.

Les ouvriers se comportent ici de manière irrationnelle.

624. Le salaire aux pièces est abaissé quand la productivité augmente, ce qui aboutit à des conflits sociaux.

625. « Soit encore parce l'ouvrier prend au sérieux l'apparence produit par le salaire aux pièces, à savoir que c'est son produit qui lui serait payé et non sa force de travail, et que de ce fait il se refuse à un abaissement de son salaire à laquelle (?) ne correspond pas un abaissement du prix de vente des marchandises. »

Et la vient la mise au point de Marx

« Le capital a raison de rejeter cette revendication qu'il considère comme une erreur grossière sur la nature du travail salarié. » : ici c'est le capitaliste qui est rationnel face aux luttes irrationnelles des travailleurs. « Il tempête et vitupère cette prétention de lever des impôts sur les progrès de l'industrie, et explique tout net que la productivité du travail ne regarde pas le travailleur. »

La mise au point est ironique, parce que cela donne l'impression de sortir du capitalisme.

Conclusion

La lecture de Marx a souvent été envisagée dans la perspective de la prise du pouvoir par la classe opprimée, en partant de ce que l'on peut appeler un diagnostic de l'oppression. Ce diagnostic fait apparaître tantôt la violence comme contrainte par la force, par la faim, tantôt l'aliénation comme méconnaissance de ses propres intérêts par les opprimés. La perspective est celle d'une libération par la connaissance de l'oppression et la connaissance des moyens de la renverser, rejoignant les propos de Machiavel sur la République et le pouvoir.

La relecture du Capital à laquelle je nous ai invités fait apparaître une autre dimension, celle du travail dans un récit historique repris inlassablement sous différents angles. Le travail apparaît à certains égards comme une caractéristique de l'humanité, avec le très beau texte qui se trouve dans le chapitre 5 sur le procès de travail et que Georges Friedmann a pris comme exergue du manuel de sociologie du travail : « Le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès par lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action. Il met en mouvement les forces naturelles de sa personne physique, ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains pour s'approprier la matière naturelle sous une forme utile pour sa propre vie. Mais en agissant sur la nature extérieure et en la modifiant, il modifie aussi sa propre nature. Il développe les potentialités

qui y sont en sommeil, et soumet à sa propre gouverne le jeu des forces qui y sont en sommeil. » (199-200).

Ce texte est celui de l'abeille et de l'architecte : « Mais ce qui distingue d'emblée le plus mauvais architecte de la meilleure abeille, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la cire. Le résultat auquel aboutit le procès de travail était déjà au commencement dans l'imagination du travailleur, existait donc déjà en idée. » (200).

Le travail suppose donc une intentionnalité, et une rationalité en finalité.

Il est la base d'une forme de matérialisme, par lequel la nature se révèle en fait le résultat de la *praxis* humaine, comme on le voit dans l'*Idéologie allemande*. Dans le même temps, le matérialisme de Marx oblige à renoncer à une nature humaine qui est toujours en développement, en faisant accéder à des capacités nouvelles.

Son but est alors de retrouver le travail dans le capitalisme, dans la mesure où le travail semble disparaître derrière les activités de commerce qui sont pris comme l'essence du capitalisme AMA'. Mais retrouver le travail, c'est en fait découvrir le travail qui ne se donne pas comme tel aux acteurs : le travail est abstrait par le capitalisme, il se manifeste comme métier dans la division du travail précapitaliste et capitaliste pour les travailleurs, c'est-à-dire qu'il n'est pas véritablement travail mais une activité partielle qui se rapproche parfois de l'ouvrage c'est-à-dire du produit visé sans sortir de la particularité du produit dans le cas du salaire aux pièces, la division du travail se fait donc ici mutilante pour les travailleurs car elle les contraint dans le développement de leur capacité. Cela conduit à une première conclusion qui n'est pas négligeable, celle que le capitalisme ne s'accompagne pas d'une véritable conscience du salariat sous la forme d'un rapport entre un travailleur et un employeur, mais que cette conscience du salariat suppose des institutions comme la législation sur les fabriques et plus largement par extension de cette législation, le droit du travail.

Le travail ne commence à apparaître dans le capitalisme que par la théorie de la valeur travail envisagée par l'économie classique, mais sans aller jusqu'à concevoir la vente de la force de travail. Cette théorie de la valeur travail présente l'intérêt de rapporter le travail au temps, c'est-à-dire à un moment de la vie qui se cristallise autour de la journée de travail et donne lieu à la formulation d'une journée normale de travail comme revendication des ouvriers. Elle accompagne le développement de la grande industrie et la législation sur les fabriques, qui se révèle être une institution fondamentale du travail, à la fois parce qu'elle préserve le travailleur des abus du capitalisme et parce qu'elle permet de commencer à envisager ce que c'est que le travail.

Avec la grande industrie, le travail peut être envisagé comme autre chose qu'une occupation physique, en s'ouvrant à une culture technologique et scientifique. Mais l'histoire n'est pas close pour autant, avec des capitalistes incapables de concevoir la plus value comme telle en dehors des heures supplémentaires et des ouvriers fixés sur le tarif des pièces qui les emprisonne sur la particularité du produit.

Dès lors, un des enjeux du Capital est de montrer comment les acteurs se rapprochent de la vérité du travail sans peut-être jamais l'atteindre et même probablement jamais l'atteindre dans la mesure où le travail comme le capital révolutionne en permanence le procès de production. Pour autant, la recherche de la vérité du travail est peut-être ici un autre moteur de l'histoire dans la recherche de la liberté, pour retrouver sous la figure du travail exploité, celle du travail émancipateur qui permet d'atteindre pour les acteurs une conscience de la dimension historique de leur activité la plus quotidienne qu'est le travail.

Dans le contexte actuel, on peut imaginer que le Capital ait une vérité concernant l'oppression des travailleurs telle qu'elle se manifeste à travers la concentration des richesses et la dégradation des conditions de travail, aboutissant à une remise en cause de la législation sur la durée du travail. Mais peut-être que plus profondément, c'est la vérité du travail lui-même qui est occultée, en concevant le travail comme un coût dans la recherche de valeur pour l'actionnaire rapportée au seul jeu des marchés financiers ce qui se rapproche de la forme fautive de conscience du capitaliste concevant le profit comme simple résultat de la spéculation commerciale. Cela nous invite peut-être, au-delà de la perspective d'une révolution dans la redistribution des richesses, à revenir sur le travail tel que les travailleurs le vivent dans la recherche d'un emploi, leur activité de travail et sa défense face aux restructurations qui sont aujourd'hui une des causes non avouées du chômage que nous connaissons. Car il est possible que le travail comme action en finalité soit difficile à cerner, face à un travail qui prend la forme d'une participation à la recherche et au développement et donc dans laquelle il est difficile de cerner cette finalité que représentait l'existence d'un produit bien établi dans les premiers temps du capitalisme. Cela est encore renforcé par le mythe de l'entrepreneur innovateur, réduisant la genèse des nouveaux produits aux seules idées géniales de cet individu entrepreneur, en oubliant le travail de recherche sur lequel se fonde la découverte et la mise au point de produits nouveaux.